

BULLETIN SALÉSIEN

Quiconque reçoit un enfant en mon nom, c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATH. XVIII, 5).

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS).

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS de Sales).



Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-les sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu

(PIE IX).

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII).

DA MIHI ANIMAS CÆTERA TOLLE

Nice, Place d'Armes, 1. — Marseille, rue des Princes, 78. — Lille, rue Notre-Dame, 288
Paris, rue Boyer, 28, (Ménilmontant). — Dinan, 28, rue Beaumanoir.

XIX^e ANNÉE — N^o 10

Paraît une fois par mois.

OCTOBRE 1897

L'ŒUVRE DES VOCATIONS TARDIVES SOUS LE PATRONAGE DE MARIE AUXILIATRICE

PAR QUELS MOYENS LES AMIS DE DON BOSCO DOIVENT LA SOUTENIR

LE programme contenu dans notre dernier numéro a dit aux amis de Don Bosco comment ils peuvent faire à l'Œuvre des Vocations tardives l'offrande ordinaire fixée par le Règlement, et puis grouper des souscriptions. Mais notre série d'articles ne serait pas complète si nous ne la couronnions pas en signalant à nos chers Coopérateurs le triple concours qu'attend de leur foi, de leur zèle et de leur générosité cette œuvre si haute, et dont la prospérité donnera tant d'âmes à Dieu. Ce sera le sujet de notre article éditorial

dans les trois derniers numéros du BULLETIN de 1897.

Prière, action, aumône: le rôle des bien-faiteurs de l'Œuvre des vocations tardives tient tout entier en ces trois mots.

I. — LA PRIÈRE.

« Priez, nous dit Notre-Seigneur, priez le Maître de la Moisson qu'il envoie des ouvriers pour travailler à sa moisson (1), comme s'il voulait dire: la chose est bien d'une autre conséquence que vous ne pensez, et elle mérite bien que vous im-

(1) Luc. X, 2.

portuniez le ciel de vos prières pour en obtenir les grâces nécessaires pour un sujet si grand... Remarquez que notre Maître ordonne les prières pour avoir de bons prêtres, et à qui il appartient de travailler dans la maison du Seigneur. Premièrement, parce que c'est lui seul qui les doit envoyer; secondement, c'est qu'il n'y a que lui qui puisse leur donner les dispositions nécessaires. Il n'y a que Dieu seul, à qui il appartient d'appeler les hommes à l'état tout divin du sacerdoce » (1).

Et comment prier pour la moisson des âmes comme Jésus le demande? En imitant ce bon Maître. « Jésus est un infatigable moissonneur. Il a vu les âmes comme des épis couchés par l'orage, meurtris par la grêle, la grêle du péché. Il a dit: « Je relèverai ces épis incapables de mûrir pour le ciel, je m'en ferai des gerbes pleines de grain, je les emporterai dans le grenier de mon Père. — Qu'as-tu dit? répondit la Justice éternelle: voilà qu'il te faudra arroser la terre, non pas de vin, de lait ou de miel, mais de sang, car elle boira tout ton sang. » Le moissonneur ne recula point: le Calvaire a bu son sang, le champ du monde en a été inondé, et lui, ce Jésus qu'on nomme si bien le Sauveur, attend que chacun des épis de la terre boive une goutte de son sang. « Sache, reprend la Justice divine, que ton sang ne fera revivre ces pailles flétries que si, au souffle de mon Esprit, chaque épi regarde vers le ciel et lui demande sa rosée quotidienne. » Le moissonneur alors s'arrêta, triste: « Que ferai-je, dit-il, pour tourner vers le ciel ces épis couchés dans la boue? » Et il allait dans le champ, et sa voix disait: *Il faut toujours prier; veillez et priez; celui qui demande reçoit; demandez et vous recevrez!* Et quand un épi fidèle, soulevé par l'Esprit, tournait sa tête vers le ciel, Jésus voyait son sang s'infiltrer dans sa tige, l'enfler, la redresser, la faire revivre et y charrier des trésors de mérites: les fruits de la vie éternelle; et il sentait son sang produire, et sa mort enfanter. Et, dans la joie de ce sentiment ineffable, il disait à son Père: « Père, merci, nos greniers s'emplieront! »

« Hé bien, cher lecteur, quand vous priez vous faites cela. Ne vaut-il pas la

peine de se gêner, pour produire une telle merveille de joie à notre adorable Moissonneur? (1) » Jésus, Marie, Joseph, les anges, les saints, en un mot, tous ceux qui s'intéressent à la grande moisson ou au grand sauvetage des élus nous demandent de prier ainsi.

Toutes les âmes peuvent devenir apôtres et missionnaires en copiant Jésus-Christ jusque dans son esprit d'apostolat, c'est-à-dire en demandant au Seigneur, et de toute l'ardeur de leur foi, *d'envoyer des ouvriers pour travailler à sa moisson*. Dans cet ordre d'idées, la prière de nos chers Coopérateurs peut non seulement faire descendre sur l'*Œuvre des Vocations tardives* la rosée du ciel, sous forme de bénédictions précieuses, mais encore lui assurer en abondance la graisse de la terre, c'est-à-dire les ressources dont elle a besoin pour donner à l'Église des prêtres nombreux, épis dorés que cette glorieuse divine recueillera avec bonheur dans le champ du Père de famille, après la récolte des vocations ordinaires.

« Nous ne connaissons pas la force de la prière, a écrit un grand chrétien (2), puissance de l'homme sur la toute-puissance de Dieu. La prière se forme dans un humble cœur, elle monte au ciel, et les orages sont dissipés ou prennent un autre cours. » Sainte Thérèse savait la force de la prière qui supplie le Seigneur de ne point laisser sans capitaines l'armée des fidèles, et de lui donner des capitaines dignes de ce nom. Cette âme, qui aimait le Sauveur Jésus d'un amour à la fois si viril, si tendre et si profond, épouvantée à la vue des progrès de la soi-disant réforme luthérienne, disait à ses religieuses:

« En portant mes regards sur les grands maux causés par les hérétiques de nos jours, et sur cet incendie que les forces humaines ne sauraient éteindre, il m'a semblé qu'il ne fallait rien moins à l'Église de Dieu qu'une armée d'élite pour briser l'effort de l'hérésie et arrêter ses progrès. A mon avis, la conduite à tenir est celle que l'on tient en temps de guerre lorsqu'un puissant ennemi, entrant dans une contrée, porte partout la désolation et l'effroi. Le prince qui se voit pressé de tous côtés se retire avec l'élite de ses

(1) Boudon, *L'Amour de Jésus au T.S. Sacrement de l'autel*, p. 164-165.

(1) R. P. Bouchage, rédemptoriste. *La Pratique des vertus*, t. III, p. 369, Paris, Haton, 1894.

(2) Louis Veillot. *Parfums de Rome*, Livre 8.

troupes dans une ville qu'il fait entièrement fortifier. De là il opère de fréquentes sorties, et comme il ne mène au combat que des braves, souvent, avec une poignée d'hommes, il fait plus de mal à l'ennemi qu'avec des troupes plus nombreuses, mais sans vaillance. Par cette tactique, souvent on triomphe de ses adversaires, et si l'on ne remporte pas la

victoire, du moins n'est-on pas vaincu. Pourvu qu'il ne se rencontre pas de traîtres dans la place, on y est invincible; si l'on succombe, ce n'est que par la famine. Mais dans la forteresse où se trouvent retranchés les défenseurs de l'Église, on ne connaît point de famine qui force à capituler: ils peuvent mourir; être vaincus, jamais. Mais quel est mon dessein en vous tenant ce langage? c'est, mes Sœurs, de vous faire clairement connaître le but de nos prières. Ainsi, ce que nous devons demander à Dieu, c'est qu'il ne permette point que dans cette place forte où se sont retirés les bons chrétiens, il s'en rencontre un seul qui passe au camp ennemi; c'est qu'il donne aux capitaines de cette place ou de cette ville, c'est-à-dire aux prédicateurs et aux théo-

logiens, un mâle courage et une vertu éminente; enfin, comme le plus grand nombre de ces capitaines sont tirés des ordres religieux, qu'il les fasse avancer de jour en jour dans la perfection que demande une vocation si sainte. Cela est absolument nécessaire, puisque c'est du bras ecclésiastique, et non du bras séculier, comme je l'ai dit, que nous doit

venir le secours. Quant à nous, incapables, sous ce double rapport, de rendre aucun service à notre roi, efforçons-nous du moins d'être telles que nos prières puissent aider ces serviteurs de Jésus-Christ (1). »

Ainsi parlait il y a trois siècles cette

généreuse vierge. Si les circonstances présentes ne sont pas tout à fait semblables, c'est la même guerre, ce sont les mêmes complots et les mêmes fureurs de l'enfer contre l'Épouse de Jésus-Christ; ce sont les mêmes périls pour les âmes. Grâce aux ferventes prières qui s'élèvent de tous les cœurs catholiques, Dieu a suscité à son Église, dans tous les rangs du clergé et parmi les simples fidèles, de courageux défenseurs. Mais si la prière les a obtenus, c'est la prière aussi qui leur donnera le « mâle courage » et les « vertus éminentes. »



SAINTE THÉRÈSE DE JÉSUS

(Fête le 15 octobre)

Sculpture de l'École professionnelle de Sarria-Barcellona (Voir pag 245)

Et pourquoi chacun des amis de D. Bosco en France ne donnerait-il pas à cette *Œuvre des Vocations tardives*, à son établissement solide, à sa fécondité, une place d'honneur parmi ses aspirations filiales au règne de Dieu dans les âmes? Pourquoi, chaque jour, ou au moins de temps en temps, sous une for-

me ou sous une autre, cette prière ne jaillirait-elle pas de leur cœur? « O Jésus, vous qui aimez les âmes, voudriez-vous oublier que la famille salésienne, après son Fondateur, avec lui et comme lui, ne cesse de jeter vers vous son cri apostolique: *Da mihi animas!* — Donnez-moi des âmes!

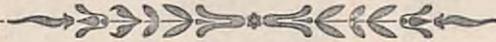
(1) Chemin de la Perfection, Chap. III.

La joie la plus douce que puisse goûter votre Cœur si bon, n'est-ce pas le salut d'une âme qui la Lui procure ?

Mais qui vous donne les âmes si ce n'est celui qui vous donne aux âmes, le prêtre, ô Jésus ! le prêtre, qui, riche de votre sacerdoce, applique aux âmes votre Sang rédempteur, garde votre troupeau fidèle, le défend, l'augmente, et, bon Pasteur faisant revivre l'unique Pasteur, vous amène doucement, parfois au prix de son sang aussi, ce troupeau de sauvés dans le céleste Bercaïl où vos brebis vous retrouveront pour ne plus vous quitter ? Aidez-nous à susciter des prêtres ! Vous savez où est chacune des âmes en qui votre bonté a déposé le germe de votre sacerdoce ; vous pouvez commander à votre Cœur sacré d'échauffer doucement ce germe de salut, d'en hâter l'éclosion, d'en bénir la croissance, d'en faire un grand arbre dont les fleurs charment, embaument et sauvent la terre, dont les fruits réjouissent et ornent le ciel. Tout

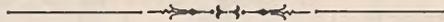
cela, ô Maître adoré, non seulement vous le savez et le pouvez, mais vous le voulez aussi. Dès lors comment ne serions-nous pas exaucés, puisque nos désirs, nos espérances et nos supplications se fondent en votre volonté de *Sauveur* ? Vous aussi, Seigneur, vous dites à votre Église, et en elle, à vos prêtres : *Da mihi animas!* — Donnez-moi des âmes ! — C'est votre droit, Seigneur : ce sont *vos âmes*, c'est votre bien que vous demandez. Mais alors, ô Jésus, donnez-nous des prêtres !... Nous vous le demandons pour l'amour de votre Mère bénie, de Celle dont votre bonté a fait l'Auxiliatrice des chrétiens, Notre Vierge à nous, enfants de Don Bosco. »

Cette prière pour la prospérité d'une Œuvre aussi éminemment apostolique préparera l'action et l'aumône, les deux autres formes du concours qu'elle attend des amis de Don Bosco.



ROME

Nos Missionnaires aux pieds du Saint-Père



au commencement de juillet dernier, un de nos missionnaires, ancien Supérieur de nos Œuvres à Quito, d'où il a été exilé arbitrairement et par voie de violence, se rendait à Rome pour renseigner en détail le Souverain Pontife touchant les souffrances endurées par les fils de Don Bosco en cette malheureuse République de l'Équateur, au cours des cruelles révolutions dont elle est encore le théâtre. Notre vaillant confrère n'a pas manqué non plus de rendre hommage à l'héroïsme des catholiques, et en particulier des Évêques et du Clergé de ce pauvre pays, au milieu des douloureux événements qui le bouleversent depuis bien des mois.

* * *

Le 11 juillet, Don Calcagno eut l'honneur et la consolation d'assister à la messe

du Pape, après laquelle il fut reçu en audience privée.

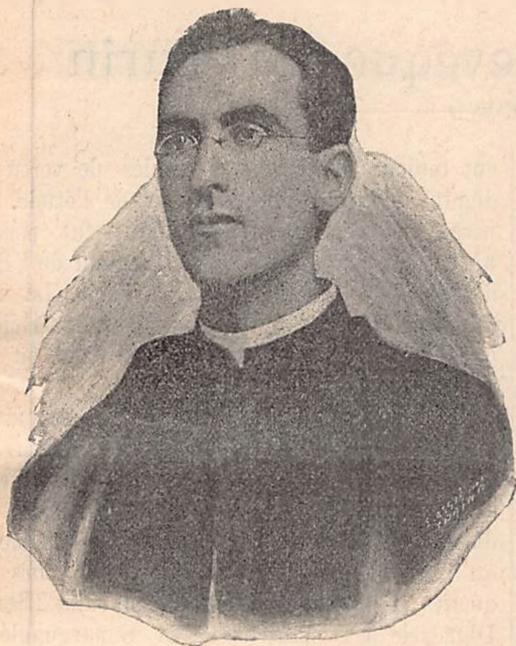
Deux autres de nos confrères l'accompagnaient, tous deux prémices salésiennes de la République argentine : Don Étienne Pagliero, Directeur de l'Oratoire d'Almagro (*Buenos-Ayres*), et le scolastique Louis Pedemonte, de la même Maison. Voici en quels termes ce dernier nous décrit cette audience :

« Il m'a été donné de jouir ce matin d'un spectacle émouvant. J'ai vu un miracle vivant : Léon XIII ! J'ai assisté à sa messe. Quelle piété échauffe doucement le cœur à la vue de ce Vieillard vénérable à l'autel ! Et avec quelle précision il fait les cérémonies, à 87 ans ! J'étais ému aux larmes chaque fois qu'il pliait le genou pour s'imposer la fatigue de faire la génuflexion exactement jusqu'à terre. »

« Je renonce à vous dire avec quelle

bienveillance Sa Sainteté a daigné accueillir les pauvres Salésiens. Père tout empressé dans sa constante affection pour eux, il les a caressés avec tendresse et les a pressés sur son cœur comme ses petits enfants bien aimés.»

« Ce grand Pontife prit le plus vif intérêt au récit que dut Lui faire Don Calcagno des tourments endurés par nos chers confrères de l'Équateur le long de la voie douloureuse de l'exil; et, de ces lèvres bé-



DON CALCAGNO, Supérieur des Salésiens de Quito.

nies où le monde entier vient recueillir avec respect les oracles de l'Esprit-Saint, nous entendimes tomber cette parole de divin encouragement: « *Virtus in infirmitate perficitur*. La vertu se perfectionne dans la souffrance. (1) » Le Saint-Père fut grandement consolé en apprenant que tous les Salésiens exilés de l'Équateur ont été reçus avec joie au Pérou, et qu'ils y ont fondé d'un seul coup quatre Maisons. »

« Don Calcagno présenta ensuite au Souverain Pontife les deux Salésiens de la République argentine, Don Pagliero et votre serviteur, venus en Europe pour faire plus complète connaissance avec les premiers Supérieurs de notre Pieuse Société, les assurer

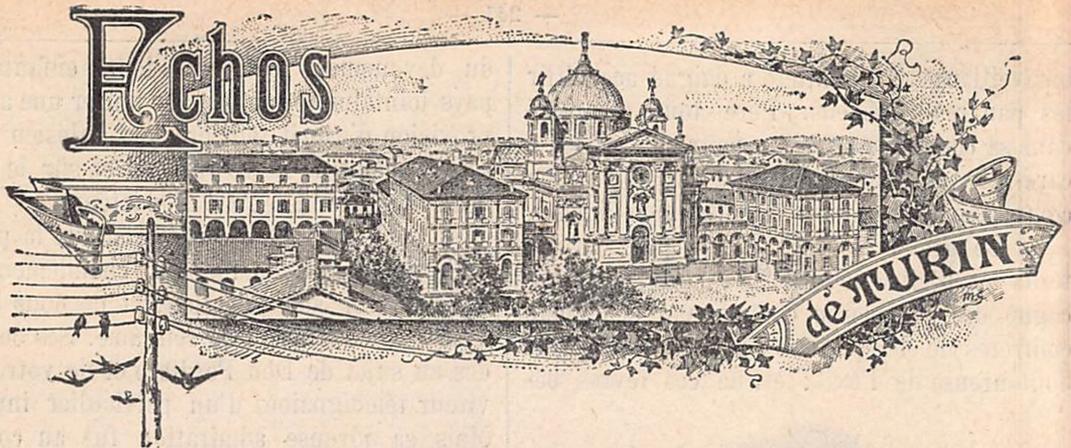
(1) Epist. II ad Corinthios, XII, 9.

du dévouement absolu de leurs enfants des pays lointains, et aussi pour puiser une ample provision d'esprit foncièrement salésien à la source même de notre Institut et sur le tombeau de notre bien-aimé Fondateur. »

« Le Vicaire de Jésus-Christ eut la paternelle bonté de nous féliciter chaudement, de nous presser sur son cœur et de nous bénir avec toute l'effusion de son âme. Ses demandes au sujet de Don Pagliero et de votre serviteur témoignaient d'un particulier intérêt. Mais sa joyeuse admiration fut au comble quand Il sut que tous deux nous avions fait notre Noviciat dans notre patrie, lorsqu'Il apprit surtout de Don Calcagno que presque toutes les Républiques de l'Amérique du Sud où existent des Maisons salésiennes possèdent aussi un Noviciat, enfin que celui de l'Équateur était très florissant et donnait les plus belles espérances, quand la tourmente révolutionnaire l'a jeté sur le sol hospitalier du Pérou, heureusement avec tous les Novices qu'il comptait à Quito. »

« Profondément ému, le Souverain Pontife rendit au Seigneur de vives actions de grâces, et puis, de l'air heureux d'un Père qui goûte une joie, Sa Sainteté daigna bénir en nous tous nos bien-aimés Supérieurs: — Notre vénéré Père Don Rua, le Chapitre Supérieur, — nos deux évêques, NN. SS. Cagliero et Costamagna; — nos chers confrères, tous nos Coopérateurs et toutes nos Coopératrices, — en implorant d'En-Haut la prospérité et l'extension des Œuvres salésiennes, pour la diffusion du règne de Jésus-Christ et le salut d'un nombre d'âmes de plus en plus grand. »

* * *
« L'impression qu'à laissée dans nos cœurs cette audience ne s'en effacera plus. De retour dans la République argentine, nous prêcherons à tous nos compatriotes, et puis, si Dieu le veut, aux pauvres enfants de la Pampa et à ceux plus malheureux encore de la forêt, les gloires du Souverain Pontife, afin de semer dans tous les cœurs l'obéissance, l'amour filial et la vénération sans bornes que mérite Celui qui est le premier ici-bas, puisqu'Il est Jésus-Christ vivant et continué. »



Le Nouvel Archevêque de Turin

LES principaux événements religieux de la ville où notre vénéré Père Don Bosco a fondé ses Œuvres revêtent toujours, pour les Salésiens et pour leurs Coopérateurs de tous pays, l'intérêt qui s'attache aux choses de famille. Aussi est-ce avec le plus joyeux empressement que nous annonçons à nos chers lecteurs l'élévation sur le siège de saint Maxime de S. G. Mgr. Augustin Richelmy, évêque d'Ivrée.

Cette nomination met dans une véritable allégresse tout un vaste diocèse.

Le nouvel Archevêque de Turin a le rare bonheur d'être *prophète en son pays*, puisqu'il appartient à l'une des plus honorables familles de la capitale du Piémont. Dans toute la force de l'âge, le Pasteur que la sagesse et la bonté du Saint-Père viennent de mettre à la tête du diocèse de Don Bosco est une preuve vivante, après mille autres, de l'assistance toute spéciale dont jouit le Vicaire de Jésus-Christ lorsqu'il a la consolation, comme en Italie depuis 1870, de traiter directement avec le Saint-Esprit de l'élection des évêques.

Piété insigne, sagesse vigilante, douce fermeté, science aussi étendue que profonde, activité admirable, zèle éminemment apostolique, tout autant de dons précieux qui promettent au vénéré successeur des Franzoni, des Alimonda et des Riccardi un épiscopat fécond, riche en bénédictions, en triomphes, en fruits de salut.

Mgr. Augustin Richelmy est né à Turin le 29 novembre 1850, au sein d'une famille où il

eut toujours d'éclatants exemples de vertu, de dignité de caractère et d'amour de l'étude. Son père, une illustration scientifique, fut pendant un certain nombre d'années Directeur de l'École d'application des Ingénieurs, à Turin. La mère du futur évêque est une très pieuse patricienne que l'on est sûr de rencontrer partout où il y a une bonne œuvre à accomplir.

Le jeune Augustin Richelmy fit ses études au Grand Séminaire de Turin. Il s'adonna à la théologie avec tant de succès qu'il fut bientôt classé parmi les plus savants ecclésiastiques du diocèse. On ne tarda pas à lui confier une chaire, qu'il occupa plusieurs années, au cours desquelles il expliqua magistralement saint Thomas. D'un zèle à la hauteur de sa remarquable intelligence, le jeune professeur se dévoua corps et âme à l'œuvre capitale de l'éducation religieuse de la jeunesse, en concourant à la fondation et au succès des Patronages du dimanche, cette providentielle école de christianisme pratique où se forme la jeunesse ouvrière.

Le 7 juin 1886, M. l'abbé Richelmy était préconisé évêque d'Ivrée, où il remplaçait déjà Mgr. Riccardi, alors transféré à Novare et mort archevêque de Turin le 20 mai dernier. Intelligence d'élite, pieux, très instruit, infatigable, Mgr Richelmy commençait un épiscopat de onze ans, durant lesquels il a fait preuve d'un véritable talent de gouvernement et d'une étonnante activité, tout en s'attirant la vénération, l'affection filiale et la confiance du clergé et des fidèles.

Aussi, le Pasteur que pleure le diocèse d'Ivrée, celui de Turin le salue dès maintenant avec bonheur, bénit Dieu et le Souverain Pontife de

le lui avoir donné, et soupire après le jour où le nouvel élu fera son entrée solennelle dans sa ville archiépiscopale.

Les fils de Don Bosco ne sont pas les derniers à se réjouir de la promotion de S. G. Monseigneur Richelmy, en qui ils ont toujours trouvé un ami dévoué, un bienfaiteur insigne, un véritable protecteur.

Encore tout enfant, le jeune Augustin Richelmy nourrissait déjà une prédilection particulière pour nos Œuvres, parce qu'elles s'occupent

très spécialement des âmes chères entre toutes au Cœur Sacré de Jésus: les enfants pauvres. On se rappelle toujours avec édification, à l'Oratoire de Valdoeco, avec quelle fréquence et avec quelle joie aussi le futur évêque, accompagné de son père, venait apporter d'abondantes aumônes; et l'on n'est pas près d'oublier non plus le zèle empressé qui le portait, durant ses années de Séminaire, et puis après son sacerdoce, à faire assidûment le catéchisme au Patronage salésien Saint-Louis de Gonzague. Devenu évêque d'Ivrée, Mgr Richelmy accorda aux intérêts surnaturels de notre Pieuse Société une

place d'honneur parmi ses plus chères sollicitudes pastorales. Dès la première année de sa prise de possession, il vit avec joie et regarda comme un honneur la fondation du deuxième Noviciat salésien établi en son diocèse, à Foglizzo Canavese. Et lorsque cette Maison fut devenue par trop insuffisante aux besoins de notre Pieuse Société, ce fut encore Mgr. Richelmy qui, au nom de sa mère vénérée, offrit au Successeur de Don Bosco un vaste et beau domaine sis au Bourg Saint-Antoine (Ivrée), domaine dont Madame Richelmy venait d'hériter, et qui est devenu l'Oratoire salésien de la Nativité de Marie.

C'est aussi aux Salésiens que Mgr. l'évêque d'Ivrée voulut confier le Sanctuaire de N.-D.

de Grâces, à Piova, et cela précisément alors que nos Supérieurs se demandaient où ils pourraient bien envoyer nos jeunes scolastiques respirer l'air des montagnes et se refaire après les labeurs d'une longue année d'études.

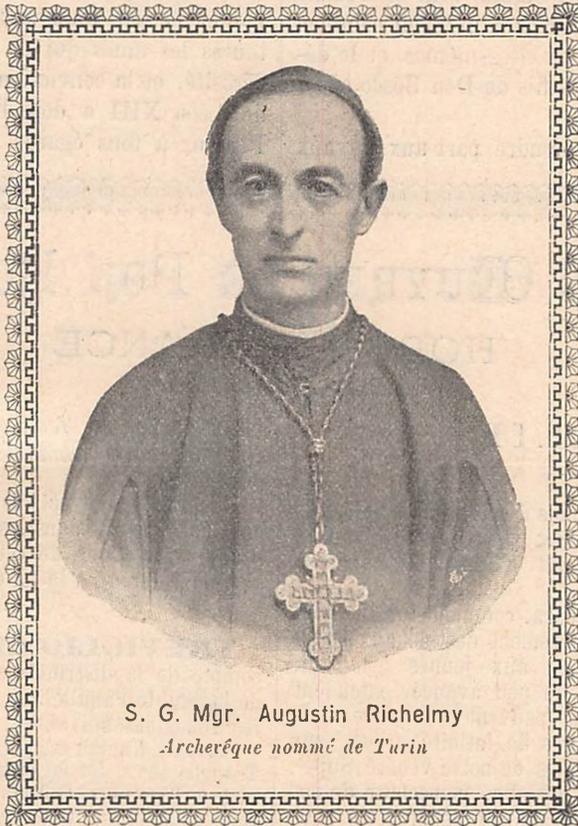
De concert avec plusieurs autres personnages distingués dont nous devons taire le nom, mais à qui nous gardons une profonde gratitude, Mgr. Richelmy obtint que les fils de Don Bosco fussent chargés de desservir le Sanctuaire de N.-D. des Lacs (Avigliana), au diocèse de Tu-

rin; qu'ils ouvrirent, sous le vocable de saint Augustin, patron de Mgr. d'Ivrée, un Patronage du dimanche annexé à l'École apostolique de Turin, dont Sa Grandeur était co-proprétaire; enfin qu'ils prissent la direction de cette même École apostolique, dont le nombre d'élèves a augmenté d'une centaine en moins de trois ans.

Ces preuves d'estime et ces témoignages de haute bienveillance ne sont pas les seuls titres que Mgr. Richelmy a su se créer à notre reconnaissance; mais ils suffisent pour faire comprendre à nos chers Coopérateurs avec quelle filiale allégresse nous saluons le nouveau Pas-

teur que la souveraine sagesse de Léon XIII vient d'élever sur le Siège de Turin.

Puissions-nous posséder de longues années le Père, l'Ami et le Conseiller que nous envoie le Vicaire de Jésus-Christ. De toute notre foi et de toute notre âme, nous faisons nôtre le souhait liturgique: *Ad multos annos!*



S. G. Mgr. Augustin Richelmy
Archevêque nommé de Turin



Nos Hôtes.

Samedi, 4 septembre, le nouvel archevêque de Naples, S. G. Mgr Sarnelli, daignait descendre à l'Oratoire Saint-François de Sales et passer au milieu des fils de Don Bosco la journée entière.

Le digne successeur du regretté cardinal San Felice, qui a connu les Salésiens dans son ancien diocèse de Castellamare di Stabia, veut bien saisir toutes les occasions d'affirmer hautement combien il apprécie nos Œuvres en elles-mêmes, et le dévouement avec lequel les fils de Don Bosco ont à cœur de s'y consacrer.

Venu à Milan pour prendre part aux travaux

du récent Congrès catholique, Mgr Sarnelli à tenu à pousser jusqu'à Turin, afin de voir le berceau de la famille salésienne et le tombeau de notre bien-aimé Fondateur.

De fait, sous la conduite de notre vénéré Père D. Rua, Sa Grandeur a parcouru avec le plus vif intérêt nos ateliers, avant de se rendre à Valsalice, où repose D. Bosco. Une retraite suivie par au moins cent cinquante de nos confrères touchait à sa fin. Le distingué Prélat obtint sans peine de donner aux retraitants une conférence dont les enseignements élevés, le ravissant à-propos et le ton tout apostolique ont laissé dans toutes les âmes qui en ont joui un besoin de générosité, et la conviction profonde que la sagesse de Léon XIII a doté l'Église de Naples d'un Pasteur à tous égards éminent.

LES ŒUVRES DE DON BOSCO

HORS DE FRANCE

ITALIE

SICILE. — En ce mois d'octobre, les Salésiens ouvriront en Sicile **deux Maisons nouvelles**, l'une à *Pedara* (Catane) et l'autre à *Terranova*.

L'Établissement de *Pedara*, comme celui du Rueil en France, sera particulièrement destiné aux *Vocations tardives*, c'est-à-dire aux jeunes gens qui, parvenus à un âge déjà un peu avancé, entendent l'appel de Dieu, mais ne peuvent le suivre sans faire d'abord leurs classes de latinité. C'est pour répondre aux désirs formels de notre vénéré Supérieur Don Rua, que Don Bertello, Inspecteur de nos Œuvres de la Sicile, a décidé de fonder cette nouvelle Maison.

Le second Établissement, celui de *Terranova*, est destiné à donner une éducation religieuse et l'instruction convenable aux jeunes gens des familles aisées de la province. On y recevra aussi des orphelins.

VENISE. — Nous regrettons que l'abondance des matières nous empêche de parler longuement du **Congrès eucharistique** qui s'est tenu dans cette ville, en présence de quatre cardinaux, cinq archevêques, vingt évêques, trois abbés mitrés et une foule considérable de fidèles et de prêtres.

Deux Salésiens de l'Oratoire de Turin, Don Albin Carmagnola et Don T. Pentore, ont eu l'honneur d'y prendre la parole. Le premier a parlé sur l'*Eu-*

charistie et la femme, le second a traité des *Actes de culte solennels rendus à la sainte Eucharistie*.

Nous voyons avec joie le culte de la sainte Eucharistie pénétrer dans les masses populaires, et nous osons espérer que de cet amour pour Jésus-Hostie naîtra le retour à la foi de tant de pauvres égarés.

TREVIGLIO (Bergame). — Rendant compte de la distribution des prix à notre Collège de la Sainte-Famille, la « *Lega Lombarda* » fait les réflexions suivantes :

Personne n'aurait osé penser, il y a quelques années, que Treviglio eût si tôt un établissement ecclésiastique florissant à l'égal des Collèges de l'État. Et cependant cette petite ville, centre très important d'industrie et de commerce, était toute désignée pour cela. Ses habitants le désiraient d'autant plus que tout le monde sait aujourd'hui que l'éducation laïque est surtout et avant tout un trafic. Aussi conçoit-on facilement qu'un père, une mère jaloux de la vertu de leurs enfants, ne les confient qu'avec regret à certains Collèges de l'État. On désirait donc avoir des prêtres qui fassent de l'éducation un apostolat et non une spéculation. Il était réservé aux fils du grand Don Bosco de répondre de cette attente.

Aujourd'hui leur Établissement est on ne peut plus prospère. Cent trente internes et une centaine d'externes y reçoivent une instruction en rapport avec les exigences de notre époque, et l'éducation chrétienne qui en fera de bons chrétiens et d'honnêtes citoyens.

SAN PIER D'ARENA. — Un écho des noces d'argent de l'Oratoire salésien. — Nous avons parlé, dans le *Bulletin* du mois dernier, des fêtes qui ont eu lieu à

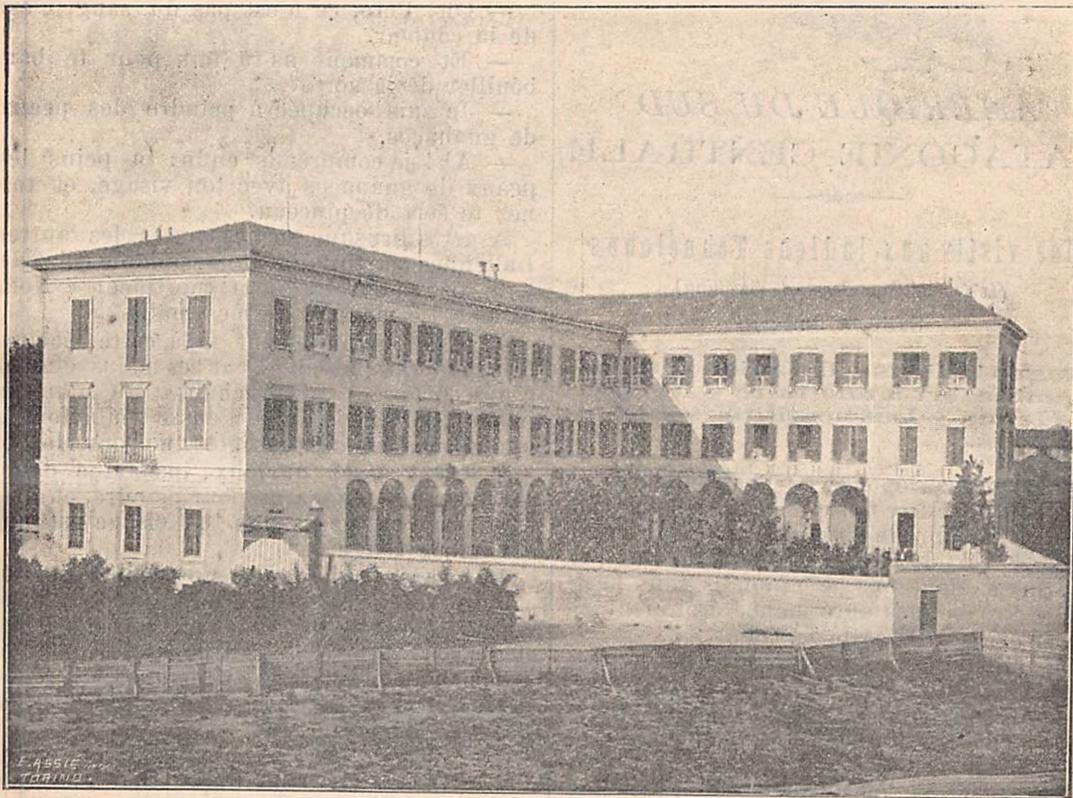
San Pier d'Arena les 4, 5 et 6 juillet, et de la part qu'y ont prise les anciens élèves. Ceux-ci résolurent d'offrir à la Maison où ils ont été élevés un cadeau destiné à perpétuer le souvenir de ces solennités, et à témoigner de leur reconnaissance. La souscription qui fut ouverte à cette fin produisit plus de mille francs. Aussi résolut-on d'offrir un magnifique ostensor.

Le 3 août dernier, le Comité de l'Association se réunissait de nouveau à San Pier d'Arena pour présenter ce don au Recteur actuel de l'Établisse-

ESPAGNE



BARCELONE. — Nous lisons dans la *Revista Popolar*: « Les beaux ateliers de typographie de l'École professionnelle de Sarriá (1) ont offert au Supérieur de la Maison, au jour de sa fête — la Saint-Jean-Baptiste — une riche chromolithographie où l'or et les teintes les plus délicates concourent à former un tout parfait de goût et d'exécution. Ce travail prouve que les procédés les plus modernes de l'art typographique sont connus et mis en œuvre



LE COLLÈGE SALÉSIEEN DE LA SAINTE-FAMILLE A TREVIGLIO.

ment, Don Jean Tamietti, Inspecteur de nos Œuvres de la Ligurie.

Cet ostensor est en argent massif; il a 80 centimètres de hauteur, et le diamètre du soleil est de 40 centimètres. L'ornementation est d'un goût artistique merveilleux. Au pied de l'ostensor on lit: *Anno XXV ex quo — heic recipi coepti sunt — ob adeptam dignitatem — qua sacra operantur 1897* (1).

(1) Offert à l'occasion du XXV^e anniversaire de l'année où ont commencé à être reçus dans l'Établissement des élèves destinés à l'état ecclésiastique, et tous engagés dans le sacerdoce en 1897.

dans cet Établissement, où la loi du progrès est la préoccupation des maîtres. Mais nous tenons à louer aussi l'intelligente activité des jeunes artistes qui profitent de cet enseignement. »

BEJAR (Salamanque). — En juin dernier, les élèves de l'Oratoire salésien de Bejar ont subi par devant l'Institut provincial de Salamanque, et avec un succès peu ordinaire, les examens de la première partie du baccalauréat. Le Jury d'examen et le corps professoral de cet Institut — auquel l'Oratoire salésien est le seul Établissement libre officiellement agréé — ont chaleureusement félicité maîtres et élèves des résultats obtenus.

(1) Nous donnons ce mois-ci une charmante reproduction de trois statues sorties des ateliers de sculpture de Sarriá.



AMÉRIQUE DU SUD PATAGONIE CENTRALE

Une visite aux Indiens Tehuelches

(Lettre de Don Bernard Vacchina).

Suite et fin. (1)

Usages indiens — Un adieu qui ressemble fort à une fuite. — Arrivée à Genua. — Les hostilités sont terminées.

CETTE réponse était insidieuse, et pour dire toute la vérité, elle me mit de prime-abord dans l'embarras; car, de fait, la remarque n'était que trop juste. Toutefois je répondis sans hésiter: « Les bonnes chrétiennes croiraient offenser Dieu si elles le faisaient. »

L'Indienne se retira quelque peu irritée, mais mon antienne avait produit son effet, et depuis ce jour jamais plus Manuela n'a sali de couleur noire ou rouge son visage.

Je n'ai administré là que deux baptêmes, soit à cause du peu de temps dont je disposais, soit aussi par suite de l'arrivée des volontaires, presque tous protestants.

L'aspect de *Potra-Choique* laisse au fond de l'âme la même impression de tristesse que celui de *Pampa Tappel*: l'ennui s'empare du voyageur, l'on n'a plus le courage de dominer sa lassitude devant cette nature morne et désolée. Heureusement pour nous, la caravane arriva bientôt à *Niri-ao*, petite gorge où croissent en abondance les *niri*. Six ou sept toldos abritent en ce lieu quelques familles indiennes. Là encore je dus donner à une jeune fille la même leçon que j'avais donnée à Manuela, et pour la même cause: elle avait barbouillé son visage de rouge. Je la saluai en feignant une surprise que je n'éprouvais assurément pas:

— Que t'est-il arrivé? Pourquoi ta figure est-elle toute ensanglantée?

— Oh! Père, ce n'est pas du sang, c'est de la couleur.

— Et comment as-tu fait pour te barbouiller de la sorte?

— Je suis occupée à peindre des peaux de guanacos.

— Ah! je comprends enfin: tu peins les peaux de guanacos avec ton visage, et ton nez te sert de pinceau.

A cette brusque sortie, toutes les autres Indiennes partirent d'un formidable éclat de rire. La pauvre était mortifiée: « Non, dit elle, je me sers de mes mains. »

Je n'ajoutai nullement foi à cette déclaration peu vraisemblable: car ses mains étaient d'une propreté irréprochable. Je n'aurais pas toutefois insisté si je n'eusse voulu donner à toutes les femmes présentes une bonne leçon.

— C'est assez curieux, insistai-je donc. Tu te sers de tes mains pour peindre, et elles sont propres, tandis que ton visage est tout souillé de rouge.... ?

La pauvre sauvagesse ne sut plus que répondre, et je crois qu'elle a dû rougir, si toutefois elle le pouvait encore; mais je lus dans ses yeux toute sa tristesse, et pour la consoler je lui offris une belle croix. « Prends cette croix, lui dis-je; et désormais ne cherche plus à tromper. »

Les Indiens de ces toldos sont tous chrétiens: ils ont été baptisés par Don Milanésio et le regretté Don Savio, en 1889. Je leur fis une brève instruction pour leur rappeler leurs devoirs et retournai aussitôt à ma tente, où M. Tello avait tout fait préparer pour que je pusse prendre sans retard mon repos; j'en avais un réel besoin.

Le jour suivant, 16 décembre, je me levai de grand matin afin de saluer encore une fois avant mon départ les chers sauvages de *Niri-ao*. Je m'acheminai donc tout seul vers leurs toldos. Ils furent bientôt tous réunis autour de moi; je donnai alors à chacun d'eux une médaille et à chaque famille un crucifix. Je m'efforçai d'avoir pour tous un mot cordial d'encouragement et me disposai à rejoindre ma caravane. A ce moment une vieille femme s'approcha de moi: elle voulait à toute force que je lui accordasse un moment d'entretien. Je ne pouvais condescen-

(1) Voir *Bulletin* de septembre 1897,

dre à ce désir : et d'autre part je ne voulais pas la mécontenter. »

« Je suis Carmèle *Choique-coy*, me disait-elle. Arrête-toi un instant, Père ; je veux te parler.

Je lui passai au cou un chapelet, et tandis qu'elle se tournait vers les autres femmes de sa tribu pour manifester sa joie, j'enfourchai ma monture, j'envoyai vivement de la main un dernier adieu à ces chers chrétiens, et mon cheval, solidement éperonné, partit à fond de train dans la direction du campement.

L'ordre de marche fut ce jour-là interrompu. Nous n'étions plus qu'à une faible distance de Genua et M. le Gouverneur avait pris une résolution éminemment sage. Un piquet de soldats courageux et rompus à la course devait se rendre en toute hâte à Genua. Quant aux autres membres de la caravane, M. Tello aviserait plus tard aux dispositions à prendre à leur égard.

Quand nous arrivâmes vers le soir à Genua, épuisés de fatigue, nous trouvâmes à l'entrée de la vallée toutes les huttes abandonnées et en désordre : les Indiens s'étaient enfuis épouvantés.

J'avancais, saisi de tristesse, me demandant ce qu'il adviendrait de ce déploiement de force, quand je vis venir au-devant de nous le commandant du piquet. Il nous apprit que tout s'était passé pour le mieux ; Cayupul et ses complices avaient été arrêtés, et les hostilités avaient pris fin avec l'arrestation des meneurs.

Je compris alors toute la sagesse du plan de M. le Gouverneur et la raison pour laquelle il avait envoyé en avant ce piquet de soldats. Il voulait profiter du moment où les Indiens étaient séparés en petits groupes à la chasse des guanacos pour tomber à l'improviste sur le fameux devin et sur ses amis, particulièrement sur Salpu, son favori ; puis, sans perdre de temps, appeler les témoins encore trop surpris pour chercher à tromper, et instruire ainsi un procès en règle. D'autre part, un trop grand déploiement de forces aurait effrayé les Indiens, qui se seraient probablement enfuis à tout jamais, au grand préjudice du commerce non moins que de la civilisation.

Ce plan — je l'ai déjà dit — fut on ne peut plus habile. En dix jours l'ordre était complètement rétabli ; le bon Sac-Mata était réintégré dans ses droits de cacique ; la moitié des soldats avaient été congédiés et il ne nous restait qu'à prendre quelques jours de repos avant de retourner à Rawson.

Plus d'un lecteur du *Bulletin* pensera que ma mission toute de charité — mission déjà bien consolante — a dû souffrir de son commerce avec la force armée. Cette crainte est toute naturelle, mais pour cette fois je dois reconnaître qu'il n'en a pas été ainsi. On a pu d'ailleurs en juger par les résultats obtenus.

Tout d'abord, M. le Gouverneur a usé à mon égard d'une prudence chrétienne à laquelle la reconnaissance m'oblige de rendre encore une fois hommage ; ensuite j'ai eu bien soin de ne pas solidariser ma conduite avec celle de M. Tello. En toute occasion je m'efforçais de manifester de l'intérêt, de la prévenance à tous ces chers Indiens ; je leur faisais une foule de petits cadeaux, etc., etc. Plusieurs fois enfin je suis intervenu en faveur de coupables ou de malheureux, et le plein succès de mes bons offices m'a acquis la reconnaissance et le respect des demandeurs.

Très certainement, sans l'arrivée des volontaires, j'aurais pu administrer encore une centaine de baptêmes et de confirmations ; mais ce qui est différé n'est pas perdu, et je compte sous peu avoir de nouvelles preuves de la justesse de ce proverbe. La considération que je me suis acquise, les connaissances que j'ai faites, l'appui de M. Tello, et par-dessus tout l'éloignement de Cayupul, qui détruisait par ses superstitieuses pratiques le bien que je faisais, me permettront de recommencer bientôt mes courses apostoliques, et avec des chances de succès infiniment plus grandes.

Arrivé à ce point de mon récit, je devrais peut-être déposer la plume et ne pas abuser davantage de la patience des lecteurs du *Bulletin*. Mais il me semble que ma relation serait incomplète si je ne donnais encore quelques détails sur Cayupul, Sac-Mata et Salpu. Enfin quelques épisodes intéressants de notre retour et un résumé du bien opéré me feront pardonner sans doute mon indiscretion.

Visite à Cayupul. — Un interrogatoire peu banal. — En marche. — Grave péril. — Une mauvaise journée.

Le prophète séditieux qui a nom Cayupul est d'un extérieur plutôt insignifiant que remarquable : petit, fluet, visage couleur de terre, tels sont les caractères essentiels de sa physionomie. Son regard marque une inquiétude incessante, et quand il doit répondre à une interrogation, il ne le fait jamais sans avoir au préalable mûrement pesé ses paroles. Si parfois la demande est captieuse, il ne craint pas d'affecter la plus parfaite ignorance : il répond alors simplement : *No comprendiendo : No hablando en cristiano*. — Je ne comprends pas : je ne parle pas le chrétien.

Un de mes premiers soins, à peine arrivé à Genua, fut d'aller lui rendre visite. Dès qu'il me vit, il me salua avec une grande amabilité, prit ma main dans la sienne, et manifesta le plus grand étonnement de son arrestation. — Comment ? lui l'homme pacifique par excellence, lui si modéré dans le boire et le manger, au point de n'être jamais

ivre, lui qui n'avait jamais volé, lui qui ne s'était occupé que des intérêts de sa famille, lui qui donnait toujours des conseils admirables aux pauvres *paisanos*, lui, cet homme intègre, on l'avait arrêté!... — Il me parla alors avec attendrissement des larmes que sa femme et ses fils allaient répandre, et me supplia d'obtenir sa libération, pour lui permettre d'aller consoler sa malheureuse famille...

Je ne pouvais ajouter fois à ces protestations, que je savais mensongères. Sur ma demande, M. Tello permit cependant à la femme et aux fils de Cayupul de venir le visiter.

Quelle robuste Indienne que la femme de Cayupul! Mais aussi quelle saleté sur toute sa personne! Elle a trois enfants: deux garçons, et une fille à laquelle le baptême et une douloureuse maladie ouvriront les portes du ciel. A la vue de Cayupul prisonnier et chargé de fers, toute la famille poussa des cris de désespoir et versa d'abondantes larmes. Puis ces pauvres sauvages s'adressèrent tour à tour à ceux qu'ils estimaient avoir quelque influence sur le Gouverneur, pour obtenir la mise en liberté du malheureux devin. Leurs prières n'obtinrent naturellement rien de M. Tello.

On leur permit seulement de rester auprès de Cayupul jusqu'à notre départ. Le prudent Gouverneur eut soin de leur faire donner quelques secours en argent, et leur assura la possession tranquille de leurs troupeaux.

Quant à Cayupul, il dut subir plusieurs interrogatoires très serrés, en présence de deux témoins, d'un secrétaire et de votre serviteur. On eut soin d'observer rigoureusement les prescriptions du code et les formalités légales. Rien de curieux comme l'interrogatoire de Cayupul.

On lui demande s'il est vrai que Dieu s'est montré à lui, et il répond: « Très certainement Dieu m'est apparu, mais il ne m'a laissé voir que sa bouche.

— Et combien de fois Dieu vous a-t-il parlé?

— Deux fois, vers les huit heures du matin, à mon lever.

— Et que vous a-t-il appris chaque fois?
— Il m'a chargé de saluer en son nom les Indiens. Il m'a dit qu'en saluant au nom de Dieu un Indien malade, celui-ci serait aussitôt guéri.

— Qu'exigiez-vous en fait de sacrifices?
— Je commandais de jeter en l'air quatre poignées d'herbe et un peu de jus de viande. Je recommandais aussi de brûler les os et la peau des animaux sacrifiés, après en avoir mangé la chair. Et cela, je l'ordonnais parce que c'est agréable à Dieu.

— Est-il vrai que tous les Indiens vous obéissent aveuglément?

— Oui, c'est vrai.

— Est-il vrai que vous excitiez les Indiens à la revolte contre l'autorité et au massacre des chrétiens?

— Tout cela est faux: ce sont des déclarations mensongères, que mes ennemis ont inventées pour me perdre.

— Avez-vous quelque chose à ajouter?

— Non.

Cet interrogatoire fini, la bonne figure de M. Tello s'illumina d'un petit sourire malicieux, et, se tournant vers Cayupul: « Enfin dit-il, j'ai trouvé un homme qui fait parfaitement mon affaire. J'ai là-bas à Rawson quelques pauvres malades qui ne veulent pas guérir. Tu m'accompagneras, et puisque tu es un médecin si habile, tu les guériras comme tu as fait en faveur d'autres Indiens malades.

— Mais, répondit-il, *io nulla potendo con cristiani, solo sanando paisanos: così ordinando Diós*. — Je ne plus rien pour les chrétiens, je ne guéris que les Indiens: ainsi l'ordonne Dieu.

— Comment? reprit M. le Gouverneur: Dieu, qui est le père de tous les hommes, t'aurait donné le pouvoir de guérir les *paisanos* et non les chrétiens! Tu dois être dans l'erreur, mon cher Cayupul. En tout état de cause, tu viendras avec moi; il ne t'en coûtera rien de faire l'expérience; je paierai moi-même les dépenses.

Cayupul comprit qu'il n'avait plus à garder d'espérance; il se tut, et sortit sous la garde des deux soldats argentins.



SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

(Fête le 4 octobre.)

On ne s'en tint pas là : amis et ennemis du prisonnier Cayupul furent successivement entendus.

Je ne pus assister aux divers interrogatoires qui eurent lieu, car j'avais résolu de visiter avant notre départ plusieurs *oldos* situés à quatre ou cinq milles de Genua.

Le 18 décembre nous étions de nouveau en marche dans la direction de *Teca*.

La vallée de Genua, que nous abandonnons, est plus élevée que celle de *Teca* ; elle est en outre beaucoup plus fertile et agréable. Aussi les Indiens en ont-ils fait leur séjour de prédilection. On m'a affirmé que les bœufs y rendent le 60 % et les bêtes à laine 80 %. Sur une étendue de 25 kilomètres carrés, plus de quatre mille bêtes paissent chaque année. C'est donc un lieu fort propice à l'établissement d'une colonie agricole ; à tel point que je n'ai pu m'empêcher de dresser mes plans comme pour l'exécution de cette idée. Puisse le Ciel exaucer mes vœux !

On m'avait offert pour la route un magnifique cheval, doux et très agile. J'avais tout heureux et tout fier de ma science en équitation, quand tout à coup mon charmant animal commença à secouer la tête, à mordre le frein, à se payer des cabrioles et puis en avant ! le voilà parti à fond de train, dans une direction quelconque, sautant murailles et fossés ; et tout cela en dépit du pauvre cavalier qui tirait sur le mors de sa monture à lui en arracher les mâchoires. L'on est puni par où l'on a péché : j'en ai fait l'expérience. Quelques instants auparavant j'étais si heureux sur ma selle mexicaine ! j'aurais jointé avec tous les cavaliers du monde, et à présent je dois faire des efforts inouïs pour ne pas tomber sous le sabot de mon coursier. Personne ne pouvait me venir en aide : je me recommandai donc à mon Ange gardien, je dégageai comme je pus mes pieds des étriers, en me disposant à me jeter à terre dès que je rencontrerais des touffes assez hautes pour amortir le coup. A ce moment, je ne sais pourquoi, mon cheval exécuta une volte-face rapide dans la direction de la caravane ; j'étais sauvé. Il fut entouré, arrêté et apaisé promptement. Cet accident était survenu par suite de la douleur que le mors causait au pauvre animal. Jamais il n'avait en effet subi d'autre frein que le *bocada* des Indiens. Toujours est-il que je n'ai plus voulu de cette bonne bête et laissé de grand cœur à un autre le soin de la dresser.

Inutile de dire qu'une bonne partie de la route fut égayée à mes frais et dépens ; tant et si bien que nous traversons le *Potra-Choique* et arrivons dans le *Pampa-Tampel* sans nous en apercevoir.

Le temps était devenu pluvieux ; de gros nuages noirs couvraient le ciel, et à un vent violent avait tout à coup succédé le calme plat qui précède la tempête.

Bientôt le vent recommence à souffler, le

ciel ouvre ses cataractes, des torrents d'eau pénètrent nos habits et font de la route un bourbier à peine franchissable ; de menues dragées de grêle se mettent de la partie pour faire rager les soldats et cabrer les montures. Nous arrivons enfin à *Niri-ao* où, une seconde fois, nous dressons nos tentes comme nous le pouvons. Il pleuvait toujours et des torrents d'eau ravaient les flancs de la montagne. L'eau pénétrait jusque sous les tentes... Pauvres soldats et prisonniers, qui n'avaient pour se couvrir que leurs manteaux militaires et des couvertures de laine ! Quant aux bêtes, je n'en parle pas ; elles firent comme elles purent : la nuit on les abandonne toujours à elles-mêmes dans la campagne.

Cette journée fut la plus mauvaise de notre long voyage.

L'arrestation de Salpú — La vieille Carmèle et sa plaidoirie en faveur de Cayupul. — Projet d'une église à Genua. — Déclarations et familiarité de Salpú. — Autre entente avec Sac-Mata.

Quand nous arrivâmes à *Teca*, Salpú, le favori et confident de Cayupul, était déjà arrêté et mis en prison. Comment les choses s'étaient-elles passées ? Bien simplement, à la vérité, et avec une chance extraordinaire. Salpú habitait un *oldo* éloigné d'environ trente milles. Il importait d'exécuter rapidement le plan d'arrestation, car si l'ami du fameux prophète avait eu vent de notre arrivée, nous aurions probablement dû nous passer de sa compagnie. Aussi, le vaillant petit piquet de soldats qui avait fait preuve d'adresse et de bonne volonté était-il reparti après quelques heures de repos seulement. Cette fois encore les mesures prises par M. le Gouverneur assurèrent la réussite de l'entreprise. Courtoisement invité à attendre M. Tello, Salpú, persuadé qu'il ne pouvait mieux faire, y consentit : il fut d'ailleurs bien gardé sans trop éveiller de soupçons dans les huttes voisines.

Quand la caravane arriva, traînant après elle Cayupul, Salpú fut saisi de crainte ; ses narines se dilatèrent, ses yeux se fixèrent, avec tous les signes d'un profond effroi, sur son ami et maître Cayupul ; il donna enfin les marques de la plus grande épouvante. Mais il se remit bientôt et sut se composer l'air calme et taciturne dont les Indiens ne se départissent jamais quand ils se trouvent en présence des blancs ; dès lors on ne vit plus trace de son premier saisissement.

Salpú n'est pas baptisé ; petit de taille, la tête recouverte de longs et abondants cheveux noirs, il a deux cicatrices au visage. A l'entendre, il a reçu ces deux balafres dans une rixe entre Indiens de diverses tribus ; mais des gens bien renseignés affirment que ce sont deux souvenirs de la défense désespérée des Anglais de la vallée des *Martyrs*. Quant à lui,

il nie absolument avoir pris part à cette attaque.

La tempête que nous avons dû subir à *Niri-ao* n'avait pas complètement cessé; le vent soufflait avec violence; les soldats maugréaient, tout le monde s'était retiré sous les tentes. A peine voyait-on par moments se dessiner le profil ennuyé de quelque trouper interrogant l'espace, ou poindre les montures inquiètes qui cherchaient un abri dans de vieilles masures abandonnées. Chaudement enveloppé dans une peau de guanaco, je m'étais laissé aller à de douces rêveries, je récapitulais le bien déjà accompli et formais de nouveaux plans pour celui qui restait à faire, lorsqu'entra un colon appelé Pio-Quinto Bargas. Le Gouverneur me dit alors: « Mon Père, j'ai l'honneur de vous présenter M. Bargas, le plus grand propriétaire de cette contrée. Tâchez d'obtenir quelques secours pour la future église de Marie Auxiliatrice à *Teca*.

— A *Teca*? reprit M. Bargas: à chacun ses propres affaires; quant à moi, j'ai mes plans pour Genua. Je compte y faire construire une petite chapelle dédiée à saint Joseph; je venais précieusement en parler au Père.

— Pourquoi, repris-je, voulez-vous la dédier à saint Joseph plutôt qu'à un autre Saint?

— Parce que j'ai un culte particulier pour ce Saint. J'ai sucé avec le lait cette dévotion. Et puis, saint Joseph n'est-il pas le patron de la bonne mort? Nous qui ne voyons que très rarement le prêtre et qui devons mourir probablement loin de lui, nous avons un besoin tout particulier de la protection si efficace de ce grand Patriarche.

Propager le culte de saint Joseph a toujours été une des ambitions de ma vie. Vous pouvez donc vous imaginer avec quel bonheur j'accueillis cette déclaration, J'ai même fait plus... hélas! J'ai promis de procurer les objets du culte et une belle statue du Saint titulaire de la future église. Comment tenir ma parole? Je ne le sais pas encore, mais j'espère bien que le glorieux Père nourricier de Jésus viendra à mon secours.

Les déclarations de Salpú furent d'une prudence rare et d'une éloquente brièveté: *Moi savoir rien, moi pouvoir dire rien, moi avoir fait rien, moi désirer la liberté*. Ses trois fils sont venus lui rendre visite et n'ont manifesté aucune surprise, aucune peine. Impénétrables, ces Indiens.

J'ai pu m'entretenir plusieurs fois avec Salpú, et je dois dire qu'avec moi il se montrait plus ouvert; je l'ai trouvé plus résigné que Cayupul: parfois même il manifestait une certaine joie. « Traitons, me disait-il, par exemple. » Je lui donnais alors quelque brimborion; et lui de le recevoir en riant et de me dire: « *Yo un poco viejo yá para soldado: sirviendo para puchero no mas!* — Je suis un peu vieux pour que vous cherchiez

à me gagner; je ne suis plus bon qu'à mettre en marmite, et rien de plus. » — Un jour je lui pris sa pipe dont je tirai deux ou trois bouffées, mais si brusquement que je fus saisi d'une forte toux, ce qui le fit bien rire. Ensuite il s'approcha de moi et mit sa main sur ma poitrine: « *Vos hombre bueno*, me dit-il, *ma molti wincas cattivi...* » « — Vous êtes un homme bon, me dit-il, mais beaucoup parmi les blancs sont mauvais... » — Pauvre Salpú!

Sac-Mata, appelé en toute hâte auprès du Gouverneur, vint faire ses déclarations. Il commença par manifester la peine qu'il éprouvait, lui cacique, de parler contre ses amis et sujets. Toutefois, comme il tenait à obéir à l'autorité légitime, il déclara que Cayupul et Salpú avaient eu le tort de désobéir à ses ordres et d'exciter les gens de sa tribu par des fumisteries incroyables.

Ces déclarations, qui n'apprenaient rien de nouveau, confirmaient tout au moins les dispositions déjà recueillies contre les prisonniers.

J'eus l'occasion de parler en particulier à Sac-Mata; il me dit qu'il estimait nécessaire la mesure prise contre Cayupul; que son arrestation était devenue indispensable au bien de la tribu. Quant à sa femme, me dit-il, elle est bien contente d'être débarrassée de lui. — Sac-Mata était venu en compagnie de son fils Venance: il me promit de l'amener à Rawson dans le courant d'avril et de le confier alors aux Missionnaires. Il resta plusieurs jours avec nous, et me pria enfin de lui obtenir l'autorisation de retourner dans sa tribu. M. le Gouverneur se fit un devoir de condescendre à mon désir. Avant de le congédier, il le confirma dans sa charge de cacique, et comme l'Indien demandait un *papel* reconnaissant ses droits, M. Tello lui écrivit ce qui suit:

« *Le cacique Sac-Mata est chargé de maintenir l'ordre dans sa tribu; il invitera tous ses sujets à vivre en véritables frères, avisant à ce qu'ils se souviennent de Dieu et de ses commandements; qu'ils ne se battent pas, qu'ils ne s'enivrent pas, qu'ils ne volent pas, qu'ils travaillent et élèvent dignement leurs enfants. Il dira à tous ses sujets que le Gouverneur les aime comme ses propres enfants, mais qu'il les châtiara sévèrement s'ils font le mal.*

Signé: EUGÈNE TELLO. »

Vous dépeindre la joie de ce bon cacique Sac-Mata, serait chose impossible. Il reprenait par là tous ses droits, que les agissements de Cayupul et de Salpú avaient considérablement amoindris. Il nous salua en nous offrant une fois encore ses plus sincères remerciements et s'en alla en compagnie de son fils.

Les tribus de Sayuèque et de Nancuche. — La Noël au désert. — Coup d'œil rétrospectif.

Le 24 décembre, un pli du Gouvernement suprême apprenait à M. Tello que *Sayuèque* avait obtenu pour lui et ceux de sa tribu qui lui étaient restés fidèles quarante-huit kilomètres carrés de terrain.

Ce jour-là nous avons aussi reçu la visite de *Nancuche*, cacique du Rio Negro, accompagné d'un de ses frères. Ce dernier ressemble étrangement au pauvre Santiago Melipan, qui est allé à Gênes lors de l'Exposition de 1892. Tous deux m'avaient autrefois connu à Viedma. Je les revis avec un véritable plaisir et m'enquis du but de leur visite. *Nancuche* a obtenu des terres du Gouvernement fédéral, mais elles sont arides et bien insuffisantes pour les gens de sa tribu. Il venait donc solliciter d'autres propriétés. M. Tello reconnut bien vite la justesse des observations du cacique. Il l'invita à chercher lui-même un endroit propice, qu'il lui concéderait volontiers. Avant de le congédier, il lui remit une lettre pour les gens de sa tribu : il les invitait à venir s'établir sous son commandement où il leur assurait, avec la possession tranquille de leurs troupeaux, des pâturages suffisants pour les entretenir.

Deux nouvelles tribus vont donc s'établir dans notre sphère d'apostolat. Qu'elles accourent bien vite et Dieu, qui à *brebis tondue mesure le vent*, nous enverra les moyens de les sauver.

Mais nous sommes au 24 décembre; il me faut donc songer à solenniser le mieux possible, sur les rives du *Teca-Lufu*, la grande fête de Noël. Vous le dirai-je? je sens au fond de mon cœur comme une invincible tristesse. Ces chères fêtes de Noël, que j'ai toujours jusqu'aujourd'hui célébrées au milieu de l'affluence des fidèles, avec toutes les splendeurs du culte..., il

me faudra les passer si humblement!... Que n'ai-je, sur ces rives du *Teca-Lufu*, ce groupe si beau et si pieux d'enfants de chœur! que n'ai-je un autel splendide, éblouissant de lumières à travers les nuages d'encens parfumé qui rappellent le Thabor!

Toutefois, au milieu du silence de la nuit, je dressai au pied d'une colline aride la tente qui devait me servir de chapelle; l'autel avait été posé sur deux caissons; il était recouvert d'une seule nappe. L'assistance se

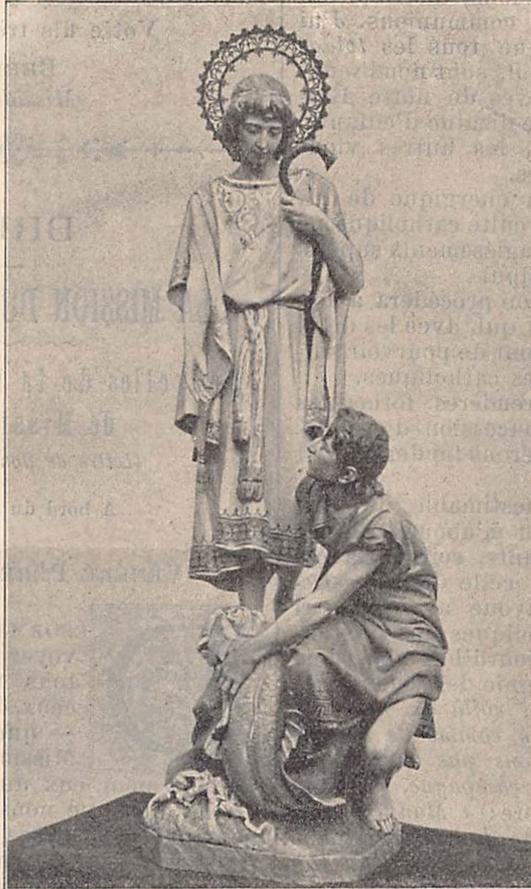
composait principalement de pauvres bergers venus de loin au-devant du prêtre. Et là, tout autour de nous, les soldats protestants dormaient leur profond sommeil. Je pensais aux paroles de l'Apôtre bien-aimé: *In propria venit et sui eum non receperunt* — Jésus est venu chez Lui et les siens ne l'ont pas reçu; — et je pensais aussi à Bethléem; cette colline aride, cette tente de voyageur, ce pauvre autel, ces bergers, ces soldats endormis, que de rapports avec le grand mystère de l'étable!...

Que j'avais tort d'être triste ce matin! jamais je n'ai été si ému qu'à cette messe de minuit sur les rives du *Teca-Lufu*. Mystères de Jésus-Enfant, vous ne perdez jamais vos droits: vous êtes aussi aimables sous la pauvre tente du missionnaire que dans les plus somptueuses cathédrales.

J'ai uni mes prières à celles de mes confrères du monde entier

et durant la sainte Messe j'ai eu un souvenir tout spécial pour vous, bien-aimé Don Rua, pour Monseigneur Cagliero, pour tous les membres du Chapitre supérieur, pour tous mes confrères et les bienfaiteurs des Maisons salésiennes.

Mais il est temps que je termine cette longue relation, écrite je ne sais comme, cent fois interrompue et cent fois reprise; commencée au milieu du fracas des armes, continuée dans le silence et la solitude de la nature. Tantôt j'écrivais assis sur une roche élevée, ayant devant moi l'infini de l'horizon, où il me semblait



Saint Raphaël

(Fête le 24 octobre.)

apercevoir l'Europe; parfois je m'asseyais, ma planchette sur les genoux, à l'ombre des pins ou des *gñiri*, distrait seulement par le doux murmure des ondes ou le ramage des oiseaux.

Et maintenant, sur le point de rentrer à Rawson, d'où je compte vous envoyer cette longue épître, il faut que je termine en rappelant brièvement le peu de bien que la Bonté divine m'a donné la joie d'opérer.

J'ai administré 60 baptêmes et autant de confirmations; j'ai béni 12 mariages, entendu une vingtaine de confessions, distribué un nombre proportionnel de communions. J'ai pu enfin catéchiser presque tous les *todos* que j'ai rencontrés, — et ils sont nombreux.

J'ai accepté comme élèves de notre Établissement de Rawson une dizaine d'enfants; les uns m'accompagnent, les autres viendront dans quelques jours.

Grâce à l'intervention énergique de M. Tello, la propagation du culte catholique ne sera plus entravée par les agissements superstitieux de Cayupul et Salpú.

Sous peu, sans doute, on procédera à l'érection de trois chapelles qui, avec les deux déjà existantes, permettront de pourvoir suffisamment aux besoins des catholiques.

Nous avons fait les premières formalités requises pour obtenir la concession d'un terrain à *Genua*, où nous espérons fonder bientôt une colonie agricole.

Un autre avantage inestimable de cette expédition est que j'ai pu m'aboucher avec une trentaine de protestants, soit de la colonie de Gaïman, soit de celle du *Seize-October*. Plusieurs m'ont avoué avoir nourri jusque-là contre les catholiques des préventions qu'ils trouvent aujourd'hui absurdes. Le capitaine de la compagnie des volontaires me disait un jour: « *Si, voilà dix ans, les Indiens avaient été traités comme ils le sont aujourd'hui, nous n'aurions pas été obligés d'entreprendre cette pénible campagne.* » En me quittant, il me dit encore: « *Mon Père, si vous avez jamais l'intention de construire une église ou une résidence à la colonie du Seize-October, pensez à moi; je vous aiderai de toutes mes forces.* »

Le pasteur de la colonie de Gaïman, méthodiste enragé, a convenu, après de sérieuses et longues discussions, qu'il avait eu jusqu'alors une fausse idée du catholicisme.

Ce bien a-t-il quelque chance de durée, me demanderez-vous peut-être? Dieu seul le sait sans doute; mais je n'en puis douter, quand je considère les débuts si humbles de cette pauvre Mission, les attentions si prévenantes de la Providence à notre égard, et enfin le bon esprit des Autorités civiles, qui nous prêteront toujours leur appui. Nous pouvons donc espérer que ce bien ne sera pas seulement passager, mais durable. Dieu le veuille!

Une seule chose m'inquiète: mon indignité.

Veillez prier, mon très Révérend et bien-aimé Père, afin que Dieu fasse de moi un instrument chaque jour plus apte à procurer sa gloire.

Et maintenant, j'ai fini et bien fini. Puisse chaque parole, chaque lettre, chaque iota de ma relation être un poème d'amour, de gloire et de reconnaissance envers Dieu, qui m'a si visiblement protégé. A Lui donc *omnis honor et gloria et gratiarum actio in seculum seculorum.* — Tout honneur et toute gloire, et toutes actions de grâces dans les siècles des siècles. *Amen. Fiat.*

Votre fils très obéissant en J.-C.

BERNARD VACCHINA
Missionnaire de Don Bosco



BRÉSIL

LA MISSION DU MATTO-GROSSO

Nouvelles de la récente expédition
de Missionnaires.

(Lettre de Don Antoine Malan)

A bord du *Ladario*, sur le Paraguay,
ce 17 mai 1897.

VÉNÉRÉ PÈRE DON RUA,



DESORMAIS j'ai l'obligation d'envoyer de temps en temps à tous nos bienfaiteurs — à ceux de France en particulier — quelques nouvelles de nos Missions du Matto-Grosso.

Ce sera pour eux une consolation d'apprendre le bien que nous avons pu et que nous pourrons faire grâce à leurs généreuses offrandes, à leur concours infatigable.

Je vous écris à bord du *Ladario*; nous remontons le cours du Paraguay et chaque heure me rapproche de la chère mission des *Bororos Coroados*, où l'obéissance m'a envoyé. A la veille de reprendre mes travaux et de redevenir *Indien*, placé entre le souvenir des bontés dont j'ai été l'objet pendant mon voyage en Europe et la perspective des nouveaux travaux que je dois entreprendre, je veux donner à nos amis de France ce premier acompte de gratitude.

Mon séjour à l'Oratoire
Saint-François de Sales.

Pour nous, Salésiens et Missionnaires, exilés volontaires dans des pays lointains où les nouvelles n'arrivent que comme des échos

bien affaiblis, l'Oratoire Saint-François de Sales personnifie toute notre Congrégation. C'est vous dire avec quel empressement et quelle joie je m'y rendais : le navire qui fendait les flots, le train qui dévorait l'espace n'allaient pas assez vite au gré de mes désirs. Et quand je suis arrivé enfin, quel bonheur de pouvoir constater que *si les Fondateurs d'Ordres passent, ils ne meurent jamais*. En la personne de notre Supérieur général et de tous les autres Supérieurs du Chapitre, j'ai retrouvé Don Bosco avec sa bonté, Don Bosco avec son doux sourire ineffable et ses encouragements paternels. J'ai écouté et recueilli avec amour leurs conseils, leurs maximes ; je les garderai comme un trésor et je les communiquerai à tous mes confrères pour qu'ils en aient aussi leur part.

En France.

J'attendais beaucoup de ma « moult douce France maternelle », enthousiaste de toutes les grandes causes et généreuse d'une générosité que rien ne lasse. Partout où je suis allé, j'ai parlé, en mon pauvre langage de missionnaire déshabitué de sa langue maternelle, de mes chers *Coroados*, et les flots de la charité ont coulé pour eux en abondance. Certes, je suis resté trop peu de temps en France pour permettre à toutes les personnes qui auraient voulu concourir à nos Œuvres de m'envoyer leurs offrandes, mais j'ai eu bien soin de laisser mon adresse.... En tout cas, j'avertis nos bienfaiteurs que Don Ronchail et Don Bologne, les deux Inspecteurs de France, la connaissent fort bien.

A Paris j'ai retrouvé, avec Don Ronchail, mon ancien Directeur, les souvenirs de mes débuts dans la vie salésienne. Je suis allé rendre visite à plusieurs Coopérateurs ou Coopératrices que vous connaissez et dont j'ai déjà eu l'occasion de vous parler. — Entre autres objets très agréables qui m'ont été offerts là, je vous signalerai un excellent métier à tisser dont je compte tirer un merveilleux parti. Avec le coton que produit en abondance la fertile Matto-Grosso, j'espère réussir à faire fabriquer chez nous une bonne partie des tissus indispensables pour couvrir la nudité de nos Indiens.

J'ai en outre emporté de la Ville-Lumière plusieurs grandes caisses remplies d'objets nécessaires ou très utiles, dont jusqu'ici nous avons dû nous passer. On n'attend pas que j'en fasse une énumération complète et que je signale tous les dévouements. Il est devenu presque fastidieux de parler de la charité parisienne, tant elle est connue du monde entier. Je veux raconter seulement — au risque de blesser l'humilité des intéressées — un petit fait bien édifiant.

J'avais eu l'occasion de visiter le pensionnat des Dames de Sainte-Clotilde de Paris, et, devant toutes les élèves réunies, j'avais

parlé de nos travaux, de nos espérances et surtout des besoins de nos chers Indiens. Séance tenante, ces nobles et généreuses enfants résolurent de se priver de leurs récréations, pendant les quelques jours dont elles pouvaient encore disposer avant mon départ, et cela afin de travailler pour nos Missions. A Toulon, — toujours chez les Dames de Sainte-Clotilde — même élan de charité, à cela près que mon départ imminent ne permettait plus d'entreprendre un ouvrage ; les jeunes pensionnaires ne se découragèrent pas pour si peu : elles organisèrent une collecte, et l'argent de leurs menus plaisirs me fut remis pour acheter... des chemises. Je dois vous dire, pour expliquer cette préférence, que les chemises ont obtenu un grand succès quand j'ai raconté pourquoi les pauvres *Coroados* les considèrent quasi comme des instruments de supplice, et comment ils les suspendent à un arbre quand ils travaillent, sous le prétexte sans doute que l'on ne doit pas souffrir deux martyres à la fois...

Toulon a encore d'autres souvenirs pleins de charme pour moi. Je suis allé voir le grand Saint Antoine de l'arrière-boutique de M^{elle} Bouffier, et, comme nous sommes un tantinet amis, le grand Saint et moi, je l'ai prié de jeter un regard bienveillant sur la lointaine et sympathique région du Matto-Grosso. Je lui ai parlé de ces milliers d'Indiens qui croupissent dans la misère, dans le dénuement le plus absolu ; je lui ai démontré, avec une logique tout simplement victorieuse, que sa dévotion devrait être implantée dans le Matto-Grosso, où ce sont les âmes qui se perdent. « Mais, ai-je eu grand soin de lui dire, il faut y venir les mains pleines, y faire semer de votre part toutes sortes de bienfaits avant que d'arriver. » — Et saint Antoine a dit à sa fidèle servante : « Louise, je voudrais bien que l'on m'aimât un peu là-bas en Amérique. Donne de mon pain aux chers Salésiens pour les nouvelles Missions du Matto-Grosso. »

M^{elle} Louise Bouffier ne tarda pas à se mettre à l'œuvre et à remplir six grandes caisses de toutes sortes d'objets utiles soit aux Indiens soit à nous-mêmes. Quand j'arriverai au milieu de mes *Coroados*, traînant après moi ces cornes d'abondance, ils se presseront tout anxieux autour de moi pour assister au déballage, et alors quels cris ! quel enthousiasme ! Vrai, saint Antoine a pris le bon chemin pour arriver au cœur de ces enfants de la forêt. Je me propose de vous dire plus tard un mot de tout cela.

Tous les membres du Comité des Œuvres d'Orient, sous la présidence de M. Roland, ancien magistrat, ont travaillé activement en ma faveur. Grâce à eux j'ai eu le plaisir de prendre la parole devant une réunion d'élite. Le résultat de la quête faite après ma conférence m'a donné une nouvelle preuve

de la générosité de nos chers Coopérateurs de Toulon.

J'enverrai en passant un merci plein de gratitude à la Société des raffineries de Saint-Louis, qui m'a offert vingt boîtes de sucre raffiné. Le contenu de ces boîtes est une ressource précieuse pour les Missionnaires, et le contenant se transformera en magnifiques batteries de cuisines pour les Indiens. Quant aux morceaux de zinc qui ne pourraient être employés à cet usage, nous en ferons des boucles d'oreilles ou autres bijoux semblables, très prisés en ce pays.

bien-aimé, et dans ses yeux il me semble lire cet appel aux passagers :

« Prions; j'ai toujours vu dans ma rude carrière
» Que l'arme la meilleure est encor la prière. »

Je prie l'Étoile de la mer de bénir cette traversée, de protéger ce navire qui porte ses prêtres et où nous avons reçu un si bienveillant accueil de la part du commandant et de tous les passagers.

Nous dépassons les îles du château d'If; bientôt le profil du rivage se perd dans des contours indécis, et nous ne pouvons déjà plus



Don Balzola au milieu des Indiens de la Colonie *Teresa-Cristina*
(Brésil — Matto-Grosso).

A bord. — Nos diverses escales en Espagne.

Le 24 mars je m'embarque à Marseille sur « l'Italie », des Transports Maritimes. Je retrouve à bord ceux de mes compagnons qui sont partis la veille de Gênes. Un affectueux salut à nos chers confrères de l'Oratoire Saint-Léon, et en avant !

La Vierge de la Garde apparaît radieuse sur sa colline, d'où elle semble commander aux flots et sourire aux marins. Près de moi, un vieux loup de mer redresse un instant sa taille courbée par le travail, pour jeter un regard plein de prière vers le sanctuaire

le distinguer de l'horizon nuageux qui borne notre vue.

Est-il besoin de dire que durant ce premier jour de notre traversée, nous avons tous, plus ou moins, payé notre tribut au terrible Golfe du Lion ? Heureusement le lendemain nous arrivions à Barcelone, où l'affectueuse réception de nos confrères nous fit oublier les désagréments de la mer.

Trois jours après nous sommes à Malaga. En compagnie du cher Père Graglia je vais visiter notre Collège Saint-Henri, où l'on nous réserve la plus gracieuse des surprises. — Nous n'étions pas attendus, par la simple raison qu'on ignorait notre arrivée. Mais

pendant que nous saluons le Maître et souverain Seigneur de la Maison, les jeunes musiciens volent à leurs instruments et viennent à pas de loup s'embusquer à la porte de la chapelle. Rien de plus naturel, direz-vous; malice bien pardonnaible! — Attendez: ce n'est là que l'*alpha* de leurs amabilités. — Nous remercions les chers enfants et nous allons, sur l'invitation de Don Fumagalli, prendre un rafraîchissement. A notre sortie du réfectoire, nous voyons toute une bande d'élégants marins, bien alignés, pied gauche en avant, prêts à partir.

Nos petits musiciens s'étaient tout simplement métamorphosés. Leur instrument respectif sous le bras, ils nous firent une escorte d'honneur jusqu'au bateau; jusque sur le bateau s'il vous plaît, où ils jouèrent tout à leur aise les plus beaux morceaux de leur répertoire, tandis que le capitaine ravi leur faisait préparer un petit goûter.

30 mars: Aujourd'hui nouvelle escale à Madeira. Nous avons quatre heures d'arrêt; juste le temps de nous installer, quelques-uns de mes confrères et moi, sur un *élegant* traîneau attelé de deux grands bœufs, pour aller rendre visite à S. G. Mgr l'évêque. Le vénéré Prélat nous a reçus on ne peut plus affectueusement, et, au moment du départ, nous a dit en nous saluant: « J'attends toujours les Salésiens. » Ma commission faite, je tire ma révérence à Madeira.

En pleine mer. — A Rio de Janeiro.

Le 3 avril « l'Italie » stoppe au môle de Dakar et puis... nous gagnons la haute mer! Il fait un temps splendide. Le froid européen n'a pas osé nous poursuivre davantage; petit à petit la température est devenue plus chaude, puis torride. On n'entend sur le pont que la kyrielle des exclamations les plus... tropicales: « *Quelle chaleur! — Che caldo! — Welch eine Hitze! — Que nos abramos!* » Seul un Anglais, toujours bien assis à l'ombre, en train de comploter de nouvelles parties de whist, affirme sentencieusement, sans doute pour vexer les autres: « *It is fine weather to-day.* »

Nous ne pouvions, en définitive, faire un meilleur voyage. Le commandant, les officiers, et jusqu'au dernier des domestiques tout le monde a été plein d'attentions pour nous; quant au bon docteur du bord, il a droit à toute notre gratitude pour ses soins assidus. Chaque jour nous avons pu célébrer la sainte messe et accomplir nos pratiques de piété aussi régulièrement que dans n'importe lequel de nos Oratoires. Le dimanche nous célébrions de bonne heure notre messe de communauté, et entre les 8 et 9 heures deux autres messes pour les passagers, qui généralement se faisaient un devoir d'y assister. L'ordre a toujours été parfait, grâce aux aimables prévenances du capitaine. Nous

aurions bien voulu pouvoir faire un petit cours d'instruction religieuse, mais il n'y a pas eu moyen de trouver un seul coin libre dans tout le bateau. Toutes les salles étaient occupées et archi-occupées par les 2,080 passagers. Vous ai-je dit, qu'à titre de compensation, le dimanche des Rameaux nous avons pu chanter la messe?

Avouez avec moi que nous devons un grand merci à tous ces Messieurs de la Compagnie des Transports Maritimes.

Le 15 avril nous arrivions à Rio de Janeiro.

Séparation. — Quarantaine. — Montevideo. — En route pour le Matto-Grosso.

Des affaires particulières devaient me retenir quelques jours à Rio de Janeiro. Je laissai donc mes confrères continuer leur traversée. Ils arrivèrent sans aucun incident particulier jusqu'à l'île de Florès, près Montevideo. Là, ils durent subir 24 heures de quarantaine, ce qui leur valut quelques légers ennuis et 10 francs de débours par tête. Cependant — je l'ai su depuis — ils firent pour la plupart contre mauvaise fortune bon cœur, d'autant que les lettrés de la bande répétaient à l'envi, pour s'encourager à la patience, le

Forsan et hæc olim meminisse juvabit.

De fait, un voyage sans incidents fut de tout temps un tableau sans coloris.

Quant à moi, je ne me suis pas tiré sain et sauf de toutes ces formalités. Tout au contraire: j'ai dû passer non pas un mais deux jours en quarantaine, à la grande joie de mes malins compagnons de traversée, qui trouvaient dans ce contre-temps matière à consolation.

Mais tout cela prit fin, hélas! même notre séjour si agréable à Montevideo. Aujourd'hui, 17 mai, nous nous trouvons — je vous l'ai déjà dit — à bord du « *Ladario* » de la Navigation fluviale. Les santés sont bonnes, excellentes même; la joie ne manque pas et tout mon monde est animé d'un très bon esprit. Je me surprends sans cesse à espérer que, grâce aux prières que l'on fait pour nous là-bas en Europe, nous pourrions opérer un grand bien.

Quand nous serons tous arrivés à destination et que je pourrai moi-même trouver un instant de repos, je vous écrirai plus longuement, surtout si mes lettres peuvent être agréables à nos chers bienfaiteurs de France.

Pour le moment j'ai fini. Je vous prie de bénir tous vos enfants du Matto-Grosso, en particulier.

Votre fils très affectionné en J. et M.

ANTOINE MALAN

Missionnaire de Don Bosco

ASIE



PALESTINE

NAZARETH

ORPHELINAT DE JÉSUS-ADOLESCENT

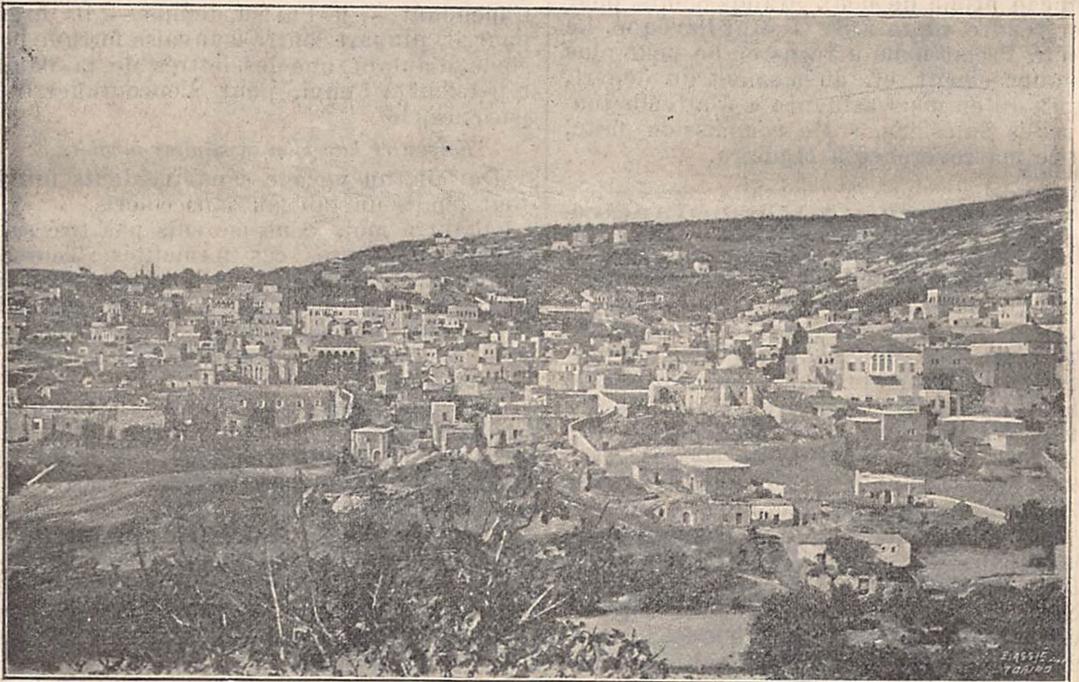
Nazareth, le 8 août 1897.

TRÈS RÉVÉREND PÈRE DON RUA,

TROP souvent hélas! je dois vous entretenir de questions matérielles. Elles sont naturellement fréquentes dans la période de formation, sur-

rectifier une assertion qui me paraît inexacte. La plupart des auteurs attribuent à Nazareth une population de 4 à 6000 habitants. Je crois que c'est une erreur. Beaucoup de personnes pensent avec moi que la population de Nazareth est au moins de 10,000 habitants. Voyez Nazareth un jour de fête: la foule qui se presse sur les promenades est considérable, et cependant une partie de la population musulmane ne sort presque jamais. Voyez l'étendue des divers quartiers: quartier latin, quartier grec catholique, quartier grec schismatique, quartier musulman. Cela dénote une population de 10,000 âmes au moins; surtout si l'on songe que les familles sont nombreuses, que pour les pauvres une pièce et pour les riches deux pièces suffisent à toute la famille.

Le soir venu, le divan ou salle de réception est converti en un vaste dortoir. Chacun prend son matelas, son tapis ou bien sa natte, et s'étend tout habillé pour goûter la douceur du sommeil. La famille est là toute entière: hommes, femmes, filles, gendres,



VUE DE NAZARETH.

tout en pays musulman. Aujourd'hui je voudrais m'occuper uniquement des intérêts spirituels de notre petit Orphelinat. J'en parlerai d'autant plus librement que la pensée première à laquelle doit être attribuée la majeure partie du bien qui a été fait, n'est pas de moi. Elle m'a été suggérée par un de nos bons confrères que vous connaissez bien, et qui a voué une dilection toute particulière à cette chère cité de Nazareth.

A propos de Nazareth, permettez-moi de

enfants. Souvent la brebis, qui suit ses maîtres comme un petit chien, a aussi sa place au divan. Comment peut-on dormir dans de telles conditions? C'est un problème que je ne me chargerai pas de résoudre. L'air serait promptement irrespirable, si les architectes indigènes n'avaient soin d'établir de vaste soupiraux. Grâce à cette précaution, on n'a pas des cas d'apoplexie à déplorer.

Pour que vous puissiez juger par vous-même, je vous envoie quelques photographies

représentant une partie de la ville de Nazareth et la fontaine de la Vierge. Pardonnez-moi cette longue digression et revenons au bien qui s'est fait parmi nos chers enfants.

L'excellent confrère dont je vous parlais plus haut a pensé que la ville de Nazareth, et plus spécialement notre atelier de Saint-Joseph, avaient le devoir d'honorer d'un culte spécial l'Adolescence et la Jeunesse de notre divin Sauveur; en d'autres termes, que pour répondre à ses divines intentions, il paraissait bien de sonder les mystères de sa vie laborieuse et cachée pour trouver là le type adorable, l'exemplaire divin de ce que doit être le chrétien pendant sa vie terrestre, afin de mériter d'aller rejoindre son guide dans les splendeurs éternelles.

Ma vieille tête a ruminé longtemps l'idée qui lui était suggérée. Je vous fais grâce des transformations successives qu'a subies la pensée de notre ami. Enfin, après avoir prié avec nos chers petits Nazaréens, j'ai pensé qu'il fallait réaliser quelque chose dans la voie qui m'était indiquée. Voici donc ce que, d'accord avec notre cher Préfet, il nous a paru convenable de faire.

Le 8 juillet, après avoir choisi parmi nos enfants les 16 meilleurs et mieux notés, je leur ai proposé de former entre eux une petite Confrérie destinée à honorer d'une manière spéciale l'Adolescence et la Jeunesse de Jésus, qui a grandi et passé la majeure partie de sa vie à Nazareth.

Ils ont accepté avec joie ma proposition, et nous avons sans retard élaboré le petit Règlement ci-après.

Il est établi dans l'Atelier Saint-Joseph de l'Orphelinat de Jésus-Adolescent, à Nazareth, une Confrérie ayant pour but d'honorer spécialement l'Adolescence et la Jeunesse de Jésus.

Pour honorer l'Adolescence et la Jeunesse de Jésus, les membres de cette Confrérie emploieront deux moyens :

- 1° Les actes de piété que leur état leur permettra d'accomplir ;
- 2° L'imitation des vertus du divin Artisan.

I. — Pratiques de piété.

Chacun des Confrères, suivant le temps dont il pourra disposer, fera les actes de piété que lui inspirera sa dévotion envers Jésus-Adolescent.

On recommande notamment :

L'assistance à la sainte Messe; la réception fréquente des Sacrements de Pénitence et d'Eucharistie; la visite au T. S. Sacrement; de fréquentes oraisons jaculatoires; les deux invocations suivantes : *Jésus-Adolescent, ayez pitié de nous; Jésus-Adolescent, faites qu'à votre exemple nous croissions en sagesse et en grâce!*

A la bénédiction du T. S. Sacrement on récite toujours l'oraison de la fête de la Sainte-Famille : « *Domine Jesu Christe, qui Mariæ et Joseph subditus...* » (III^e Dimanche après l'Épiphanie).

II. — Imitation des Vertus de Jésus-Adolescent.

Chaque mois, parmi les Vertus de Jésus-Adolescent, la Confrérie en choisira une que les con-

frères se proposeront d'une manière toute spéciale d'imiter pendant le mois. Pour rendre cette résolution efficace, on recommande de s'interroger soigneusement, dans l'examen de conscience, chaque soir, sur la manière dont on a pratiqué la Vertu proposée; si on a fait quelque progrès sous ce rapport; si on a saisi avec empressement les occasions qui ont pu se présenter de la mettre en pratique. On pourra prendre, chaque mois, l'une des douze vertus suivantes :

Douceur	Pauvreté	Pureté	Bonté
Humilité	Charité	Amour du travail	Piété
Patience	Obéissance	Persévérance	Courage

III. — Membres.

Il y aura des membres actifs et des membres honoraires.

IV. — Conditions.

Pour être admis dans la Confrérie de Jésus-Adolescent, il faut avoir fait sa première Communion et n'avoir pas plus de 30 ans révolus. Toutefois cette limite d'âge n'existe pas pour les membres honoraires.

On aura soin de n'admettre aucun membre qui, par une vie oisive ou déréglée, pourrait être d'un mauvais exemple pour le prochain.

Aucune cotisation n'est exigée.

Chaque membre conserve toute liberté à ce sujet, mais il est de son devoir d'accroître le trésor spirituel de la Confrérie par ses prières et par ses bonnes œuvres. S'il plaît à Dieu de développer cette Confrérie, avec l'approbation de nos Révérendissimes Supérieurs, nous demanderons au Saint-Siège de l'enrichir de faveurs spirituelles spéciales.

V. — Administration.

La Confrérie de Jésus-Adolescent de l'Atelier de Nazareth et celles qui pourraient s'unir à elle, dans la suite, auront un Bureau composé d'un Président, d'un Secrétaire, et, s'il y a lieu, d'un Trésorier. Si le nombre des Confrères devenait considérable, il pourrait y avoir aussi un ou plusieurs Vice-Présidents. Les membres du Bureau sont élus au scrutin secret par les membres actifs.

Au commencement de chaque mois, il y aura une assemblée. Les membres honoraires pourront y être appelés, mais seulement avec voix consultative. Dans ces assemblées on tâchera de s'édifier réciproquement et on rendra compte de tout ce qui aura été fait le mois précédent. Le Président proposera, s'il y a lieu, l'admission de nouveaux membres. À défaut d'opposition, ceux-ci pourront être admis séance tenante. En cas d'opposition, la décision sera renvoyée au jour déterminé par l'assemblée.

Le membre qui cesserait d'être un sujet d'édification pour la Confrérie devrait être exclu par le suffrage des autres membres.

VI. — Fête.

La fête de la Confrérie sera naturellement la fête de la Sainte-Famille (III^e Dimanche après l'Épiphanie).

Après avoir élaboré ce petit Règlement, nous avons procédé à la nomination d'un Président et d'un Secrétaire.

Le Président nommé est le premier enfant reçu à l'Orphelinat : Thomas Elias, catholique latin.

Le Secrétaire est un grec catholique, Anna Aouais.

Aujourd'hui, 8 août, nos enfants veulent absolument que je sois leur interprète auprès de vous, vénéré Père. Ils promettent de s'efforcer de devenir chaque jour meilleurs, et ils demandent une bénédiction spéciale.

Aujourd'hui-même a eu lieu la première assemblée, et je puis vous dire, mon très bon Père, que Jésus-Adolescent a déjà signalé sa protection sur nos chers enfants. Les 16 premiers confrères ont assurément progressé dans la voie de la piété et de la vertu. Dix autres enfants ont fait pendant ce mois les

ces chers enfants et à leur Conférence naissante, afin que, suivant toujours les voies du Seigneur, ils donnent à tous nos vénérés Supérieurs les joies et les consolations que leur cœur paternel est en droit d'attendre.

Cette bénédiction ardemment désirée fera descendre sur eux les grâces de la Sainte-Famille. Elle leur conservera pendant les vacances la même ferveur et nous les ramènera toujours bons, toujours animés du même désir de servir et d'imiter leur divin Modèle.

Je ne voudrais pas mêler à cette lettre une question matérielle. Cependant au nom de nos pauvres ouvriers employés à creuser



NAZARETH. — La fontaine de la Vierge

plus louables efforts pour mériter de bonnes notes et se montrer dignes d'être admis dans la même Confrérie. En présence de tant de bonne volonté et de leur désir sincère de suivre leur divin Modèle dans la voie de la perfection, ces 10 nouveaux membres ont été admis, et notre petite Confrérie compte actuellement 26 membres animés d'une sainte émulation pour le bien. Quelques-uns sont véritablement édifiants, et, dès maintenant, nous pouvons espérer des vocations sérieuses.

Conformément à leur désir unanime, très cher et très révérend Père, je viens vous supplier de donner une bénédiction spéciale à

notre citerne ou à tailler de la pierre, je dois faire parvenir leur cri de détresse jusqu'à votre cœur, bien-aimé Père Don Rua, car si Dieu ne nous envoie de prompts secours, ils vont manquer de pain pour eux et pour leur famille.

Priez pour nous. Nos enfants et leur vieux Directeur vous le rendent au pays de Jésus-Adolescent et dans le Sanctuaire de l'Annonciation.

Votre très respectueusement affectionné dans le Cœur du divin Maître

AD. N.

Missionnaire de D. Bosco



Nouveaux Voyages apostoliques de Mgr Costamagna

Suite et fin. (1)

III. — De La Paz à Mendoza

Mendoza, 16 novembre 1896

DÉSORMAIS, mon récit sera plus que jamais une relation à vol d'oiseau.

Monseigneur a déjà raconté lui-même tous les incidents de son premier voyage en Bolivie. Je dois me borner strictement aux détails complémentaires, ceux sans lesquels mon récit serait incomplet.

Panduro, Sica-Sica, Oruro, tout autant de pays que les lecteurs du *Bulletin* connaissent parfaitement.

Nous nous arrêtons aussi à Challapata, Uyuni, où le peuple est sans pasteur, Calàma, Antofagasta.

Nous voici de retour à Mendoza, d'où je vous envoie cette relation. Demain nous prendrons le train qui doit nous conduire jusqu'à Buenos-Ayres.

Notre voyage a donc duré environ six mois, avec les alternatives de fatigues et de repos, de peines et de consolations que présentent toutes les courses apostoliques dans des pays encore peu organisés.

Ma tâche est finie. Veuillez me bénir, bien-aimé Père Don Rua, et bénir aussi tous mes confrères de l'Argentine.

Votre très obligé et affectionné fils en Jésus et Marie.

A. SANI

prêtre de D. Bosco

CHILI. — La fondation salésienne d'Iquique. — Par une lettre du 18 février 1897, un de nos confrères du Chili, Don Louis Quaini, nous annonce une nouvelle fondation salésienne à Iquique : «... Il y a ici des hommes de toutes les nations du monde: Péruviens, Anglais, Français, Allemands, Italiens, Chinois; et, comme dans toutes les villes cosmopolites, il y a aussi des tenants de toutes les religions: catholiques, protestants, juifs, bouddhistes, etc. etc. La ville a une population moyenne de 37,000 habitants. Pour les besoins religieux de tout ce peuple, il n'y a eu jusqu'aujourd'hui, en fait de prêtres catholiques, que Mgr l'Évêque et son secrétaire.

«... J'accompagnais Don Calcagno, mon supérieur, chargé de se rendre à Santiago pour dresser le plan d'une fondation. En arrivant à Iquique,

(1) Voir *Bulletin* d'août, p. 210.

nous nous faisons un devoir d'aller tout d'abord présenter nos respectueuses salutations au vénéré Pasteur du diocèse. Trop heureux de notre arrivée, Monseigneur voulut que nous fussions ses hôtes. Tenait-il à nous avoir sous la main pour nous retenir plus facilement dans ses rêts apostoliques? Je ne sais. Toujours est-il que Don Calcagno, sur ses instances réitérées, consentit à continuer seul son voyage, et promit d'envoyer d'autres confrères.

« Aujourd'hui nous sommes définitivement installés auprès d'une église que nous desservons. La moisson est abondante, le travail ne manque pas; nous avons ouvert un Patronage, nous organiserons bientôt les classes pour externes, et petit à petit, je l'espère, nous étendrons le champ de notre apostolat. »

MATTO-GROSSO (Brésil). — Extrait d'une relation de Don Joseph Solari. —

« Je veux vous raconter deux ou trois histoires qui seraient bien amusantes si elles ne montraient l'ignorance — simpliste, sans doute, mais non moins déplorable — de mes pauvres paroissiens.

Un brave homme, père de famille, se présente l'autre jour chez moi pour se confesser. L'heure était avancée et toutefois mon pénitent me demanda de lui donner la sainte Communion. Malheureusement il exhalait un parfum prononcé de boisson.

« Mon ami, lui dis-je, vous ne pouvez communier aujourd'hui si vous ne remplissez pas toutes les conditions requises par la sainte Église.

— Mais, mon Père, vous savez bien que je les remplis, puisque je viens de me confesser.

— Sans doute, la confession est une des conditions principales pour celui qui n'a pas su se préserver de tout péché grave. Mais savez-vous bien, par exemple, ce que vous allez faire en communiant?

— Moi je ne le sais pas, mais vous, sûrement vous le savez pour moi.

— Oui, sans doute, je le sais, mais....

— Vous le savez: donc, cela suffit.

— Oui, cela suffit pour que je puisse vous communier: mais ma science ne peut suppléer votre ignorance. Prenez patience; je vous instruirai de tout ce que vous devez savoir, et je vous donnerai ensuite le sacrement du Corps et du Sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Je lui exposai alors les diverses conditions requises pour la Communion, sans oublier celle du jeûne, et je conclus:

— Aujourd'hui par exemple, je n'aurais pu vous donner la sainte Eucharistie, parce que vous n'étiez pas à jeun.

— Mais pardon, mon Père, je suis à jeun puis-je que je n'ai rien mangé.

— Et vous n'avez rien bu?

— Ah, pour ça!... J'ai pris deux petits verres d'eau-de-vie, mais *je sens bien que ça ne rompt pas le jeûne.*

— Ça ne coupe peut-être pas l'appétit, mais deux verres d'eau-de-vie rompent bel et bien le jeûne.

— Et puis... *personne ne m'a vu.*

— Oui, mais Dieu vous voyait.

— Je vous assure que personne, absolument personne ne se trouvait avec moi quand j'ai bu, et personne, absolument personne, ne m'a vu boire.

Je dus expliquer à cet homme le dogme de l'ubiquité de Dieu. « Allez mon ami, lui dis-je enfin, résignez-vous; revenez me voir de temps en temps; quand vous serez suffisamment instruit, je vous donnerai la communion. » Je lui offris, en guise de consolation, une médaille de Marie Auxiliatrice. Il la prit, la palpa d'un air quelque peu inquiet, puis finalement me dit: « N'est-ce pas, il faut que je reste à jeun et que je l'avale demain après la messe!... »

Ce n'est pas d'ailleurs la seule fois qu'un fidèle dévot de Marie se propose de digérer ses médailles en cuivre. Une vieille femme vient un jour me demander en pleurant de vouloir bien la communier.

— C'est trop tard, lui dis-je; j'ai déjà célébré la messe, et je ne conserve pas les saintes Espèces.

— *Mais je veux me communier de la Madone.*

— Comment? que voulez-vous dire par là?...

— Je dis que je voudrais bien manger la *Madone!* »

J'ai encore bien mieux que tout cela à vous raconter. Deux époux viennent à la sacristie au moment où je me préparais à dire la messe: « Ah! Père, quel bonheur de vous voir enfin. Nous venons faire la Communion. *Il y a 20 ans*, à l'occasion de notre mariage, le missionnaire nous a confessés. Seulement c'était le soir, il n'avait pas d'hostie et ne pouvait attendre. Il nous a dit qu'il reviendrait une autre fois pour nous donner la sainte Eucharistie: depuis nous ne l'avons plus revu. Mais aujourd'hui, vous nous communierez, n'est-ce pas, Père? »

— Bien volontiers, mais il faudrait vous confesser d'abord,

— *Nous nous sommes confessés le jour de notre mariage!!!*

Malgré tout, l'œuvre du Seigneur s'accomplit. J'ai pu opérer un peu de bien, grâce aux prières qui sont faites chaque jour pour nous, pauvres missionnaires. Au cours d'une excursion sur les rives du Saint Laurent, du Tarigara et du Cuyaba, j'ai pu bénir 65 mariages, administrer 227 baptêmes et confirmer 243 personnes, parmi lesquelles un homme ayant atteint l'âge respectable de 114 ans!

PATAGONIE SEPTENTRIONALE (CHOSMALAL) Extrait d'une relation d'un missionnaire: « Je ne saurai dire combien j'ai administré de baptêmes à des enfants ou à des adultes: le nombre m'échappe. J'ai préparé dernièrement à la première communion plus de 150 hommes ou enfants. A toutes les principales solennités de l'année — Pâques, Pentecôte, Marie Auxiliatrice

— nous avons eu une cérémonie de première communion. Nos fêtes n'en étaient que plus belles, rehaussées qu'elles étaient par la présence des autorités locales, dont la tenue exemplaire est au-dessus de tout éloge. Si Marie Auxiliatrice continue à nous protéger comme Elle l'a fait jusqu'ici, nous aurons bientôt à Chosmalal une florissante chrétienté. »

RÉPUBLIQUE ARGENTINE (PAMPA CENTRALE) — Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs la **fondation de deux nouvelles Missions** dans la Pampa centrale, celles de *Victoria* et de *Santa Rosa di Toay*.

« L'année dernière, nous écrivait Don Franchi, Monseigneur Cagliari nous donnait mon obédience pour la Pampa Centrale. Je partis de Patagones en mars, et douze jours après j'arrivai à Général-Acha, où je passai la Semaine Sainte. C'était l'époque des confessions et des communions pascales: je m'offris à aider nos confrères dans l'exercice du saint ministère. Entre autres charges, je reçus celle de préparer à remplir leurs devoirs religieux cinquante prisonniers de tout âge et condamnés pour toutes sortes de délits. Quel bonheur! Don Bosco, notre vénéré Père n'avait-il pas une prédilection marquée pour ces pauvres dévoyés, jetés trop souvent par une mauvaise éducation dans un effroyable engrenage de honte et de désolation? »

Le Samedi-Saint je me mis en route pour parcourir les 120 kilomètres qui séparent Général-Acha de *Santa Rosa*, où m'attendait une surprise des plus agréables. La maîtresse d'école, sachant que j'allais venir, avait préparé 25 enfants à la première communion. Nous avons eu une belle fête, dont le doux souvenir ne s'effacera pas de sitôt.

Après avoir commencé sous de si beaux auspices, mon apostolat fut encore encouragé, quelques temps après, par le baptême de 70 enfants ou adultes. Ce chiffre prouve tout au moins la nécessité d'une Mission à demeure en ce pays de 1500 habitants, situé au centre d'une région dont la campagne est très peuplée.

PÉROU (AREQUIPA) — Appelés par les autorités locales, nos confrères ont pu ouvrir un **ouvel Etablissement** dans cette ville importante.

A la cérémonie d'inauguration, on vit avec plaisir M. le gouverneur de la région, M. le maire de la ville, de nombreux prêtres du pays et une foule bienveillante venir affirmer une sympathie qui est pour les fils de D. Bosco un puissant réconfort.

L'Oratoire comprend actuellement les ateliers de serruriers, mécaniciens, cordonniers, tailleurs, menuisiers. — Nous espérons pouvoir sous peu agrandir le local, grâce aux secours qui nous viendront des autorités et de nos bienfaiteurs. Nous comptons ouvrir alors de nouveaux ateliers et commencer les classes du soir.





Boulogne, 18 mars 1897.

Je suis heureuse de vous apprendre que N.-D. Auxiliatrice nous a exaucés; la petite malade va beaucoup mieux, elle commence à prendre un peu de nourriture. En reconnaissance, Madame***, la mère de la chère petite, m'a chargée de vous envoyer 50 frs pour votre Orphelinat. Nous demandons de nouvelles prières, désirant obtenir encore davantage.

M. P.

Aoste, 17 novembre 1896

La Vierge de Don Bosco vient de visiter notre petit ménage. Ma chère tante, qui souffrait cruellement, a été délivrée comme par enchantement de ses terribles douleurs. C'est la lecture du *Bulletin salésien* qui nous a donné la pensée de recourir à Notre-Dame Auxiliatrice par votre entremise. Pour tenir notre promesse nous vous prions de publier la grâce, et de vouloir bien recevoir ma tante parmi les Cooperatrices salésiennes.

EUGÉNIE THOMASSET.

C*** (Aoste), 14 avril 1897.

Guéri de ma surdité.

Le 5 mars dernier j'avais envoyé une petite offrande de 10 francs en l'honneur de N.-D. Auxiliatrice en vue des nécessités de votre Congrégation, vous suppliant de faire prier vos orphelins pour m'obtenir des faveurs spirituelles et temporelles, surtout une diminution de ma surdité corporelle, obstant à mes fonctions paroissiales. Étant complètement guéri de cette infirmité depuis 13 jours environ, je viens vous prier de m'aider à en remercier N.-D. Auxiliatrice, et de faire insérer dans le *Bulletin salésien* deux mots sur cette faveur obtenue. J'envoie une obole de 5 frs. pour vos Missions ou autre nécessité.

J. P., Curé.

M. Pierre Quadri, de *Chignolo d'Isola*, remercie la Vierge Auxiliatrice par l'intercession de laquelle il a obtenu la guérison de sa fille.

Don Joseph Dente, curé de *Crema*, rend de publiques actions de grâces à la Madone Auxiliatrice pour une grâce insigne. Il envoie 3 francs au Sanctuaire de Turin.

Une pieuse chrétienne de *Faenza* envoie une offrande destinée à la célébration d'une messe à l'autel de Marie Auxiliatrice, qui a préservé ses récoltes de la grêle.

Les frères Pierre, Joseph et Marie Ferrari, de *Fontanello d'Agogna*, se trouvant dans une circonstance critique pour leur honneur et leur commerce, ont invoqué Marie Auxiliatrice qui les a exaucés. Ils envoient cinq francs en actions de grâces.

M^{me} M. Braga, de *Fornaci*, envoie 20 francs au Sanctuaire de Turin.

M^{lle} Angèle Cevolani, élève au Collège Saint-Louis de *Rimini*, devant subir un examen très sérieux auquel elle se trouvait peu préparée, a eu recours à Marie Auxiliatrice. Son attente n'a pas été déçue; elle a passé un brillant examen.

M^{me} Rose Genta, de *Savone*, déclare avoir obtenu la guérison de sa sœur grâce aux prières faites à cette intention à Marie Auxiliatrice.

M^{me} Marie Lughini, de *Milan*, rend de vives actions de grâces à Marie Auxiliatrice. Son neveu Antoine Lughini a été guéri d'une longue et grave maladie après une neuvaine à la Madone de Don Bosco.

Louise Spiatta, de *Carlazzo*, envoie une offrande de 50 francs pour une Messe d'actions de grâces à l'autel de Marie Auxiliatrice.

Les personnes énumérées dans la liste suivante déclarent devoir à la Vierge de Don Bosco de la reconnaissance pour des faveurs obtenues à la suite de prières, aumônes, sacrifices, etc.

M. l'abbé N..., vicaire de N.-D. des Pluies, *Bologne*. — M. Caprotti, *Bologne*. — G. G. S., *Vérone*. — Sœur Marie Fortunée, abbesse de P. V., *Padoue*. — M. Ch. Auguste Pagani, *Bologne*. — M. Charles Barbero, *Mombancelli (Alexandrie)*. — M. l'abbé Joseph Scaless, *San Mauro Forte*. — M. G. Morici, *San Stephano d'Arcevia (Ancône)*. — M. l'abbé Paul Vecchi, *Spilamberto*. — Juan Valcado, *Lavina*. — Clara Devalle, *Belvedere-Langa*. — M. Juan Bonada, *Turin*. — Emma Galizia, *Monterotondo (Rome)*. — M. le chanoine François Onorato, *Isola d'Ischia* — avec offrande de 20 francs. — Ernest Motta, *Castano*. — M. V. Bonino, *Rivarolo Canavese*. — Caroline Beaufre, *Venise* — M. l'abbé Ange Cattaneo, curé de Saint-Étienne, *Milan*. — Philomène Capobianco, *Vérone*, avec offrande de 5 francs. —



VARIÉTÉS

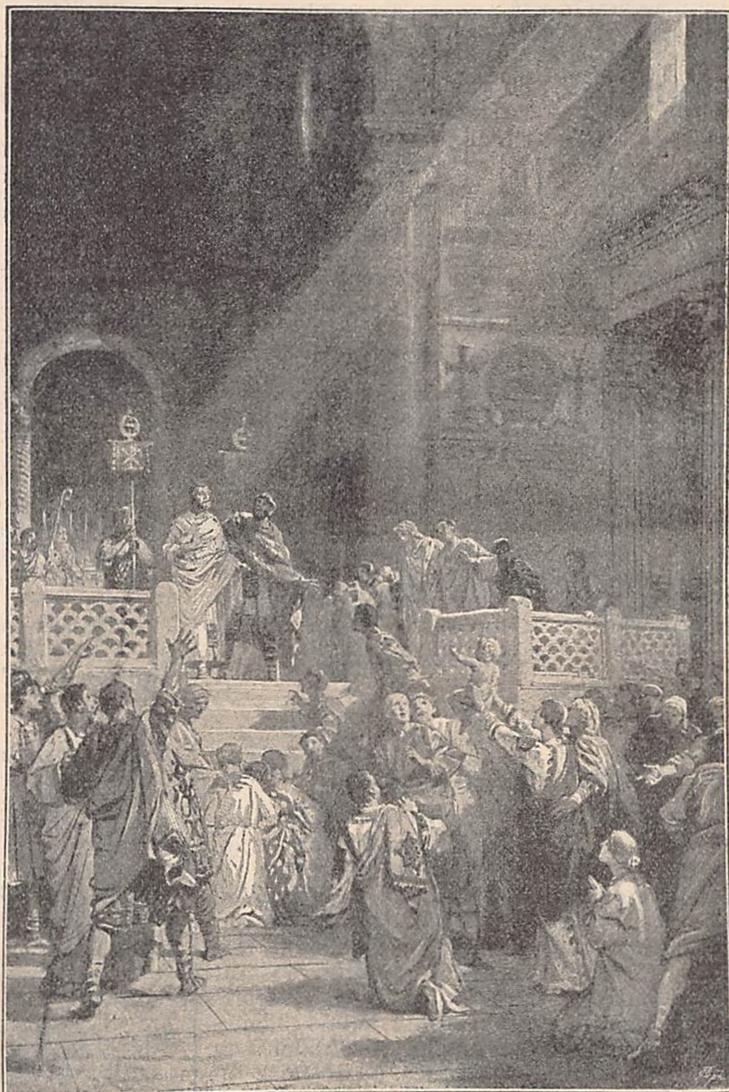
LE XV^e CENTENAIRE DE LA MORT DE SAINT AMBROISE

NOUS avons parlé en temps opportun (1) à nos chers lecteurs des fêtes célébrées à Milan cette année-ci à l'occasion du XV^e centenaire

de la mort de saint Ambroise, l'illustre évêque donné miraculeusement à l'Église du IV^e siècle, l'apôtre dont le zèle persuasif, le génie et les vertus secondèrent si puissamment le travail de la grâce dans l'âme du grand converti de Milan qui devait devenir le saint évêque d'Hippone, Augustin.

Un de nos Supérieurs, dont les innombrables travaux littéraires sont très appréciés en Italie, Don Francesia, docteur ès lettres, a écrit une Vie populaire de saint Ambroise qui a été littéralement enlevée, bien qu'on en ait tiré deux éditions différentes et très importantes. Nous avons la bonne fortune de pouvoir utiliser pour le Bulletin quelques-unes des nombreuses illustrations qui ornent l'édition de luxe. Afin de placer chacun de ces dessins dans son cadre historique, nous leur donnerons un commentaire moins bref que le récit très abrégé auquel a dû nécessairement se condamner Don Francesia. C'est dire que nous empruntons à la belle Histoire de saint Ambroise de Mgr Baumard (2), le texte des passages auxquels se réfèrent les sept phototypies dont nous disposons.

seur. Trois éléments concouraient à cette élection : les évêques de la province, le clergé entier de l'Église, et le peuple. Le peuple n'y participait pas par un vote régulier, mais on tenait compte de son vœu souvent



L'élection miraculeuse de saint Ambroise.

L'élection miraculeuse de saint Ambroise.

AUXENCE, évêque arien de Milan, venait de mourir (374). Il fallut procéder au choix du succes-

impératif et irrésistible. En outre, le désir de plaire aux empereurs, ou l'exigence de ceux-ci, commençait à introduire la coutume nouvelle de consulter le prince. Comme Valentinien n'était pas à Milan au moment de l'élection du successeur d'Auxence, les évêques crurent nécessaire de lui envoyer à Trèves une députation, pour demander son avis sur le choix du

(1) Voir le Bulletin d'août 1897, page 202.

(2) In-8°, Poussielgue, 1872.

pasteur de sa ville impériale. Le prince fut fidèle au système d'abstention qu'il avait adopté. « Vous qui êtes nourris dans les lettres divines, répondit-il aux députés, vous savez mieux que moi les qualités de celui qu'on élève à la dignité pontificale. Il doit enseigner les autres, non point par sa parole seulement, mais par sa vie; être pour eux le modèle de toutes les vertus, avoir le témoignage d'une sainte doctrine. Faites choix d'un tel homme, et, bien que maître de l'empire, nous courberons la tête devant lui, et nous recevrons ses avertissements comme la

L'empereur avait raison: c'était à Dieu de prononcer, et déjà il disposait tout providentiellement pour un choix dont seul il avait le secret. Cependant la ville s'inquiétait. Malgré le nombre plus grand des fidèles catholiques, les Ariens espéraient, et il était à craindre qu'un des leurs ne fût élu. Les évêques délibéraient dans l'église principale où, comme précédemment, au concile de Milan, ils s'étaient réservés la partie supérieure de la basilique. Un voile les séparait de la nef où le peuple s'agitait tumultueusement. Les esprits s'échauffaient et il se formait deux camps dont les clameurs séditieuses devenaient une menace pour l'indépendance et un sujet d'inquiétude pour l'ordre public. Ambroise avait jusqu'ici religieusement respecté la liberté de l'élection. Mais, apprenant ce tumulte, le Consulaire crut qu'il était de son devoir de se rendre à l'église pour réprimer le désordre. Sa présence ayant imposé le respect, Ambroise en profita pour prononcer quelques mots de conciliation, avec la fermeté et aussi la bonne grâce qui caractérisaient ses discours. Il intima ses ordres et commanda la paix.

A peine eut-il achevé que, du sein d'un silence sympathique, tout à coup une petite voix d'enfant retentit qui disait: « AMBROISE, AMBROISE évêque! » Ce fut pour la multitude comme une voix du ciel: « AMBROISE évêque, s'écria aussitôt l'assemblée, qu'Ambroise soit notre évêque! »

On se rappelait que le Seigneur lui-même, dans l'Évangile, avait été acclamé par la voix des enfants, et qu'il avait déclaré que ce suffrage était un hommage parfait. On se souvenait, à Milan, que naguère l'évêque saint Monas avait été ainsi proclamé par le peuple, qui, ayant vu reluire l'aurore sur sa tête, s'était écrié: « Monas est digne de l'honneur! » Ambroise n'était pas moins digne, et comme on le savait homme de bien et de talent, chacun était convaincu que pour faire un évêque il ne lui manquait que la consécration.

Il lui manquait autre chose. Celui que le vœu populaire improvisait évêque n'était pas même encore chrétien par le baptême.

Or une loi de l'Église, écrite dans saint Paul et renouvelée récemment par les deux Conciles de Nicée et de Sardique, défendait qu'un néophyte fût promu à l'épiscopat. Un décret de Constantin, rappelé par Valentinien, interdisait en outre de recevoir dans le clergé les décurions des villes, et à plus forte raison le gouverneur d'une province. Mais la difficulté la



Saint Ambroise instruit les catéchumènes.

médecine salutaire de notre âme; car nous sommes homme, et comme tel exposé à faire plus d'une chute. »

Les députés ne purent rien obtenir davantage. Comme ils pressaient le prince de dire sa pensée: « Non, répondit celui-ci, une pareille affaire dépasse mon pouvoir, et vous, qui êtes remplis de l'esprit de Dieu, vous devrez mieux choisir. »

plus sérieuse venait du candidat lui-même, que rien n'avait préparé à ce choix inopiné : « Je n'ai pas été, disait-il, élevé dans l'Église, ni formé dès l'enfance au joug que l'on m'impose. L'on m'enlève brusquement aux affaires du prétoire, l'on m'arrache de force aux fonctions du siècle, et moi, accoutumé aux clameurs des huissiers, il faut que je me fasse à chanter les psaumes ! »

Mais le peuple, enthousiaste et bon juge ce jour-là, s'obstinait par réflexion dans le choix que l'inspiration venait de lui dicter. Il est juste de dire qu'il y trouvait son compte. Riche, puissant, éloquent, charitable, énergique, inflexible sur le droit, Ambroise plus que tout autre semblait propre à ce rôle de « défenseur de la cité » que les nécessités du temps imposaient à l'évêque. D'ailleurs, impartial pour tous, le gouverneur jusqu'ici n'avait pas déplu aux Ariens qui le voyaient se renfermer, officiellement du moins, dans la neutralité que lui commandait la politique du prince. Aussi les deux partis réunissaient-ils sur lui leurs suffrages, comme ils avaient coutume de réunir leur respects et leur soumission.

Saint Ambroise instruit les catéchumènes.

LA première, comme la plus persévérante des œuvres d'Ambroise, fut d'attirer dans le sein de l'Église les chrétiens qui en portaient le nom sans en avoir reçu le premier sacrement. Aux approches de Pâques et des grandes fêtes, l'évêque ne cessait d'exhorter à se faire baptiser les disciples peu pressés d'accepter un bienfait qu'ils regardaient comme une charge : *Approchez-vous de Dieu, et soyez illuminés*, leur criait-il avec le prophète David. Recevez le joug de Jésus-Christ; ne le redoutez pas parce que c'est un joug; hâtez-vous de le subir, parce qu'il est léger. Il ne sera pas pour votre tête un poids, mais un honneur. Pourquoi hésitez-vous? Pourquoi tardez-vous? Le baptême n'impose pas de chaîne, mais il confère une grâce; et, loin de faire subir à l'âme une contrainte, il ne fait que diriger la volonté dans le bien.

« Vous dites : Le temps n'est pas venu; mais il est toujours temps de recevoir un pardon. Si je vous offrais de l'or, vous ne me diriez pas : je reviendrai demain; mais vous le prendriez aussitôt. Quand il s'agit d'or, personne ne s'excuse ni ne demande de délais; mais quand c'est la rédemption de l'âme qui est proposée, personne ne s'empresse. Jean conférait le baptême de la pénitence, et il voyait venir à lui toute la Judée. Jésus-Christ baptise dans le Saint-Esprit, il dispense la grâce; on dédaigne et on s'absentient... »

« Jusqu'à quand dureront ces plaisirs? Quand finiront ces festins? Le jour du jugement se lève, et cependant que vous repoussez la grâce, la mort approche. Vous me dites : Maintenant, je n'ai pas le temps, je suis occupé, ne me montrez pas la lumière, je ne veux pas être racheté si tôt, je n'ai pas encore besoin du royaume des cieux. — N'est-ce pas là ce que veut dire l'ajournement du baptême? Et cependant, ô homme! quelle grâce de renouvellement! Elle purifie sans consumer, elle guérit sans blesser, elle réforme sans détruire. Ce n'est pas une

mort, c'est une résurrection. Et tu recules encore, tu attends, tu veux vivre de la vie du siècle, et tu renvoies à plus tard de vivre de la vie de Dieu ! »

On finissait par se rendre à ces invitations. Beaucoup se faisaient inscrire pour le catéchuménat, qui durait deux ou trois ans, passés dans la vie chaste la pénitence et les œuvres. Le baptême venait ensuite. Ambroise s'y employait avec un tel zèle, « qu'après lui cinq évêques, dit son historien, ne pouvaient suffire ensemble à remplir auprès des futurs baptisés le ministère qu'il avait exercé à lui seul. »

Ce ministère était celui des catéchèses, ou instructions familières adressées aux catéchumènes, pour les disposer aux grâces de la régénération et de la communion. Elles ont été recueillies et rédigées par Ambroise dans ses deux traités *des Sacrements* et *des Mystères*. Ces œuvres n'ont rien en elles qui en précise la date; mais il est constaté qu'elles sont des premiers temps de l'épiscopat d'Ambroise, et qu'on n'en peut reculer l'époque au delà de l'année 377.

(*Histoire de saint Ambroise.* — Bannard, pages 34-38; 81-83).

COOPÉRATEURS DÉFUNTS

Du 15 août au 15 septembre 1897.

France.



- AMIENS : M^{lle} Ernestine Jehenot, Péronne.
 CARCASSONNE : M. le chanoine Francès, Belpech.
 DIGNE : M. le chanoine Pillafor, Villedieu.
 FRÉJUS : M^{me} Émile Madon, Toulon.
 — M^{me} V^e Caroline Chambeiron, Pierrefeu.
 — M. Frédéric Lion, Solliès-Pont.
 GRENOBLE : M^{lle} Marie Bayoud, Grenoble.
 LUÇON : M^{lle} Mercier-Colombière, La Roche-sur-Yon (100 frs.).
 LYON : M. l'abbé Sosthène Forest, Villefranche.
 MARSEILLE : M. Paul Olive, Marseille.
 — M^{lle} E. Roustan, Marseille.
 — M^{me} Parangu, Marseille.
 — M^{lle} Dugas, Marseille.
 — M^{me} Irma Garnier, Marseille.
 — M. Antoine Patamia, Marseille.
 MENDE : M l'abbé Blanc, Mende.
 MONTPELLIER : M^{lle} Genyese, Adissan.
 NEVERS : M^{me} V^e Charrier, Corbigny.
 PAMERS : M. l'abbé Pradet, La Garde.

Étranger.



- ALLEMAGNE : Herrn Ludwig Lucas, Mülheim.
 ALSACE : M^{lle} Angéline Anselm, Andlau.
 BELGIQUE : Sœur Anne-Catherine Evers, Bruxelles.
 SUISSE : M^{me} Claire de Saint-Laurent, Genève.

Pater, Ave, Requiem.